

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
A C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

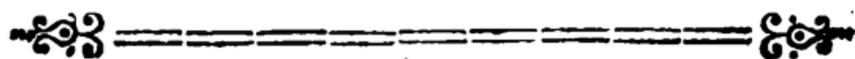
*DEDIÉ AU ROI.*



M A I 1 7 5 2 .

N E U C H A T E L

D E L ' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



M D C C . L I I .





# JOURNAL HELVETIQUE,

M A I 1752.



## EXPLICATION

*Du Figuier maudit par JESUS-CHRIST*  
Matth. XXI. 19.

MONSIEUR,

**V**ous me proposâtes dernièrement quelques difficultés sur l'Entrée publique de Nôtre Seigneur à *Jerusalem*, que j'ai tâché de résoudre de mon mieux. Vous m'insinuâtes alors qu'après celles-là, vous m'en proposeriez une autre beaucoup plus importante & tirée du même Chapitre de *St. Matthieu*. Vous venés de vous expliquer & vous me marqués, qu'il s'agit de la malédiction d'un Figuier que J. C. fit sêcher, & cela parce qu'il n'avoit point de Figes. Ce qui vous fait de la peine, dans cette Sentence, c'est la Remarque que fait un des Evangélistes,

listes, qui nous apprend que cela se passa dans un tems de l'année qui n'étoit pas la Saison des Figues. Il n'y a personne qui à la première lecture, ne soit surpris de cette action de J. C. Où est l'Homme sage qui condamne un de ses Arbres à être coupé, parce qu'il n'a pas du fruit, dans un tems de l'année où il ne doit pas en avoir ?

Vous ajoutés une raison particulière qui fortifie l'Objection ; c'est que vous avés vû, dites vous, dans une Explication qu'on a donnée de la Parabole du Semeur, dans le *Journal Helvétique*, que J. C. emploie toujours des images conformes à la Nature, quand il veut tirer des leçons de ce qui se fait dans l'Agriculture. L'Anonime prétend, contre le sentiment de plusieurs Interprètes, que la Parabole qu'il explique est en tout parfaitement conforme à la pratique des Laboureurs \*. Vous convenés avec lui de la justesse de sa Remarque. Mais cela même augmente vôtre étonement, c'est de voir cette Règle tout à fait violée à l'égard du Figuier. Vous avés raison de souhaiter qu'on aplanisse cette difficulté.

Vous vous adressés à moi pour cela, ou plutôt à mes Livres. Je ne me piquerai point d'outrer ici la modestie, & je débiterai par

VOUS

\* Voiés le Jouru. Helvét. Septemb. & Octob. 1750. Art. I.

vous dire, que vous ne vous êtes pas mal adressé. Je suis un peu Théologien & beaucoup plus Jardinier, & il faut être l'un & l'autre pour pouvoir vous satisfaire. Il faut nécessairement conoitre les productions de la Campagne, pour bien manier ce sujet. Si quelque Savant d'Allemagne soutenoit des Theses sur le Figuier maudit, je me figure qu'il les intitulerait sagement, *Theses Théologico-Botaniques*. Je ne le prens pas sur un ton si haut, & ce sera sur tout come Jardinier que je vai vous répondre.

Voici le Fait, en joignant les différentes circonstances raportées par St. Matthieu & par St. Marc\*.

JESUS revenoit un jour de grand matin, de Béthanie à Jérusalem, avec ses Apôtres. Come il étoit en chemin, la faim le faisoit, & aiant vû de loin un Figuier chargé de feuilles beaucoup plus que les autres, il s'en aprocha pour chercher du fruit. Cependant, come le remarque St. Marc, ce n'étoit pas encore *la Saison des Figes*. N'y en aiant point trouvé, il maudit ce Figuier, & il secha; ce qui causa une grande surprise aux Apôtres quand ils repassèrent le lendemain par cet endroit-là.

Voilà un Evénement qui a donné lieu à

D d 3

bien

\* Math. XI. 11.

bien des atakes des Ennemis de l'Évangile, & qui a fait toujours de la peine aux Chrétiens les plus atachés à leur Religion.

Le Rabin *Isaac*, dans un Livre qu'il a intitulé la *Défense de la Foi*, prend occasion de là d'acuser nos Évangélistes de se contredire. Ils nous donnent J. C. pour un Dieu, dit-il. Mais s'il avoit été une Personne Divine, il ne se seroit jamais attendu à trouver des Figes sur un Figuier, qui n'en avoit point, & il ne se seroit pas porté à le maudire, sur tout n'étant pas encore alors la Saison des Figes.

Voilà qui revient à peu près à la difficulté que vous m'avez proposée; mais vous vous êtes exprimé en termes plus mesurés. Il s'agit présentement de répondre. Vous vous êtes adressé à moi pour cela, dans la supposition que j'ai bon nombre de Commentateurs que je n'ai qu'à ouvrir & voir ce qu'ils ont dit là dessus. Puis que ce n'est pas proprement moi que vous consultez, ces Interprètes vous répondront à ma place. Je vais donc commencer par faire le Personnage d'Homme de Lettres, avant que de prendre l'Habit de Jardinier.

Voici d'abord ce que j'ai trouvé dans la *Théologie de Stachouse*. Il dit que *Jésus* maudit ce Figuier, parce qu'il avoit résolu auparavant, foi

soit qu'il y trouvât des fruits, soit qu'il n'en trouvât pas, de faire sécher subitement cet Arbre, & de se servir de ce Miracle, come d'un Emblème, pour instruire ses Disciples touchant la prochaine destruction des Juifs.

Je soupçonne fort, *Monsieur*, que vous ne serés pas trop content de cette Réponse. On nous a fait remarquer, dans la *Parabole du Semeur*, que J. C. emploie des Images fort justes & très conformes à la pratique des Laboureurs; ici il se fera conduit d'une manière toute opposée. D'ailleurs comment l'entend le Docteur Anglois, quand il dit, que *Jésus avoit résolu de faire sécher subitement cet Arbre, soit qu'il y trouvât du fruit, soit qu'il n'en trouvât pas, & de se servir de ce Miracle come d'un Emblème de la prochaine destruction des Juifs?* Outre qu'il seroit tout à fait contraire à la Sageffe, de maudire un Arbre qui donne du fruit, comment auroit-il représenté la Nation Juive, qui ne fut détruite que parce qu'elle ne produisoit point de fruit?

La Version de Berlin nous présente bien cette Action du Sauveur, come un Emblème, mais d'une manière beaucoup plus juste. La Note sur cet endroit met d'abord à couvert la Sageffe de J. C. & nous donne la Clé de ce Passage embarrassant. Ces Traducteurs nous

avertissent, que le Figuier dont il s'agit ici, n'étoit pas un Figuier ordinaire, mais d'une espèce qui donoit du fruit beaucoup plutôt: Et voici comment ils expliquent ces paroles de *St. Marc*, qui ont si fort embarrassé les Interprètes; *Car ce n'étoit pas la Saison des Figues*; „ C'est à dire, que ce n'étoit pas la „ Saison des Figues ordinaires. L'Evan- „ géliste ne rend pas ici la raison pourquoi „ J. C. ne trouva point de Figues à ce Fi- „ guier; mais pourquoi il s'adressa plutôt à „ ce Figuier-là, qu'à un Figuier d'une au- „ tre sorte; c'est parce que ce n'étoit pas la „ Saison des Figues ordinaires, au lieu „ qu'il pouvoit espérer d'en trouver à un „ Figuier de cette espèce. Ces paroles sont „ une Parenthèse de l'Historien \*. J. C. „ favoit bien sans doute, s'il y avoit des „ fruits ou non. Mais il prend cette occasion „ de doner à la Nation Judaïque une leçon „ par une Action symbolique. La Nation „ Judaïque est le Figuier.

*Don Calmet* explique de même le Passage de *St. Marc*. Ce fut à un Figuier précoce qu'il

\* Il est vrai qu'il y a là une petite transposition. Ce n'étoit pas la Saison des Figues, ne se rapporte pas à ce qui précède immédiatement. Mais on trouve plusieurs transpositions semblables dans les Evangelistes. Voici *Marc XVI. 3. 4.* Car la pierre étoit fort grande, ne se rapporte pas à ce qui précède immédiatement.

qu'il dit que le Sauveur vint chercher du fruit dès le Printems. Cet Evénement arriva sur la fin de nôtre Mois de Mars. Il y a des Figuiers dans la Palestine qui aiant poussé leur fruit dès l'Autone, le conservent pendant tout l'Hiver, & le donent mûr au commencement du Printems, c'est à dire dans le tems que les autres Figues comencent seulement à se montrer.

Plusieurs Auteurs nous aprennent qu'il y avoit dans la Judée cette espèce particuliere de Figuiers précoces, qui donoient de bone heure & dont le fruit meurissoit au Printems. Nonobstant l'Hiver, ils conservoient leurs fruits, & même leurs feuilles. Leurs Figues pouvoient se manger dans un tems que les autres començoient seulement à paroître. Ce fruit meurt en diférens tems, à peu près come il arrive à nos Orangers, & à quelques autres Arbres, qui conservent leur feuillage toute l'année. Ces sortes d'Arbres ne sont jamais sans quelques fruits, les uns plus gros & les autres moins avancés.

*Plin* le Naturaliste dit, qu'il y a en *Sirie*, par où il faut aussi entendre la plus grande partie de la Judée, qu'il y a des Figuiers qui étoient presque toujours verds, & chargés de Fruits, ensorte que les Figues d'une Saison n'en étoient pas plutôt tombées, qu'on en voioit  
d'au-

d'autres pousser & meurir même pendant l'Hiver\*.

L'Empereur Julien dit la même chose dans une de ses Lettres. Il nous apprend, qu'il y avoit à Dames dans la Sirie, des Figues où l'on voit toute l'année du fruit, soit prêt à cueillir, soit meurissant\*\*. Le célèbre Tournefort dit, que dans l'Archipel, où les Figuiers abondent, il y en aussi quantité qui donnent du Fruit en Hiver, au Printems & en Eté, & que ce sont des Figuiers sauvages\*\*\*.

Mais, Monsieur, nous n'avons pas même besoin d'aller chercher si loin des autorités, pour justifier la démarche du Sauveur. Nos Auteurs François, qui ont donné des Traités du Jardinage, pourroient nous suffire pour cela. J'en lisois un, il y a peu de jours, qui est assez estimé, & qui paroît depuis long-tems. Il a pour titre l'*Abrégé des bons Fruits*, par Merlet. J'y ai trouvé, qu'en France même on élève une espèce de Figuiers qui paroît répondre tout à fait à celui dont nous ont parlé les Evangélistes. Il y a, dit il, une Figue appelée la Figue d'Automne, ou la Céleste, qui passe l'Hiver sur l'Arbre; & meurit au Printems, d'où vient qu'on l'appelle aussi la Figue d'Hiver\*\*\*\*. Il faut seulement

supo-

\* Hist. Natur. L. XIII. Ch. 8.

••• Lettre XXIV.

•••• Voyage de Tournefort, Lettre VIII.

••••• Abrégé des bons Fruits. 3me. Edit. 1690. p. 55.

supofer qu'en France, on est obligé d'élever cette forte d'Arbre dans une Caisse; mais cette précaution n'est pas nécessaire dans les Pais Orientaux.

Dès qu'on conoit cette espèce de Figuiers précoces, que tant d'Auteurs diférens ont décrits, la démarche de J. C. vers ce Figuiier est suffisamment justifié. Je suis sûr, *Monsieur*, que vous aquiescerés à cette Réponse à votre difficulté là dessus.

Il faut avoüer cependant qu'on pourroit nous faire encore une difficulté. „ Quelle „ aparence y a-t-il, dira-t-on, que ces Fi- „ guiers précoces n'eussent pas été dépouillés „ par les premiers Passans? Tant de gens „ aiant fait chemin sur cette route, le Sau- „ veur ne devoit pas se flater qu'on lui eût „ laissé ces fruits. Il n'étoit donc nullement „ vraisemblable, quand même ce Figuiier „ eût raporté des Figues, que *Jésus* y en „ trouvât.

Je couviens que cela n'étoit pas fort probable, mais dans le doute, un Home qui a faim peut bien faire quelques pas pour s'en assurer. Dailleurs, on peut conjecturer que cette espèce de Figues aiant passé l'Hiver, ne devoient pas être fort bones & qu'il n'y avoit guère qu'un besoin pressant qui les fit rechercher. Peut-être même qu'à cette date, c'est

à dire, un peu après la Mi-mars, elles n'étoient pas encore tout à fait meures. Dans ce cas là, un Homme qui pressé de la faim, devance un peu leur maturité, peut raisonnablement se flater, que si cet Arbre avoit donné du fruit, il y seroit encore.

Mais la Réponse générale, pour justifier cette action de J. C. c'est come je l'ai déjà insinué, qu'il ne faut pas s'en tenir grossièrement à la lettre, mais tâcher d'en découvrir l'esprit. C'est ici un Maître, qui veut donner des leçons à ses Disciples. On fait que les Orientaux enseignoient autant par leurs actions, que par leurs discours. Les plus judicieux Interprètes n'ont pas manqué de remarquer, que ce ne fut pas une surprise pour le Sauveur de ne trouver que des feuilles à ce Figuier. Ils ont dit, que quand il s'en aprocha, il savoit bien qu'il n'y trouveroit pas autre chose. Il voulut seulement prendre occasion de là, d'instruire ses Apôtres. N'ayant point trouvé de fruit à cet Arbre, il le maudit sur ces trompeuses apparences, & le fit sécher. C'étoit la une Sentence ou une Condamnation symbolique, qui représentoit assez clairement le sort que devoient subir les Juifs, pour avoir refusé depuis si long-tems, de porter des fruits de repentance. Ce Figuier desséché & maudit, parce qu'il n'avoit que des feuilles,

est

est donc le Peuple Juif, dont toute la dévotion ne se réduisoit guère alors qu'à un extérieur de Religion. J. C. étoit venu chercher du fruit chez les Juifs, mais il n'y remarqua que quelques belles apparences, & point de Vertus. Les instructions qu'on donne de cette manière, par des images vives & frappantes, font plus d'impression que celles qui ne parlent qu'à l'esprit.

Je vous prie, *Monsieur*, de ne pas regarder cette application à la Nation Judaique, come un sens trop recherché, & come une de ces Explications qu'on apelle Mistiques. Les Pères de l'Eglise les ont employées souvent. Quand ils trouvoient de l'embaras dans le sens literal de quelque Passage de l'Ecriture Ste, ils avoient acoutumé de se tirer d'affaire en y cherchant quelque sens allégorique. Ils ont fréquemment abusé de cette méthode, pour répondre à des Objections qu'on leur faisoit sur ces endroits difficiles à entendre, & leurs Réponses sentent fort souvent la défaite & le subterfuge. Pour autoriser leurs Explications Mistiques, ils disoient qu'autrement l'Ecriture auroit dit des absurdités. On conoit le mot de St. *Augustin*, quand le sens literal l'embarassoit, *Ceci est absurde, s'il n'est pas allégorique* \*. On ne fau-

roit

\* Stultum est nisi sic allegoricum.

roit approuver cette décision, & je me garderoi bien d'en faire usage dans le cas présent. En attribuant à J. C. la vûe symbolique que je viens d'indiquer, j'ai établi auparavant, qu'il n'y a rien dans son action extérieure, que de conforme à la Raison & au Bon sens.

Si l'on m'objecte, que nous prêtons gratuitement au Sauveur cette instruction sur le sort de la Nation Judaïque, & qu'il n'a point fait conoitre que ce fut là son but, je répons qu'il n'a assez laissé entrevoir par deux Paraboles qui se trouvent dans le même Chapitre de *St. Matthieu*. Celle des Vignerons, qui avoient fait mourir le Fils de leur Maître, & celle des deux Fils que le Père de Famille veut envoyer à sa Vigne. Si le Sauveur n'a pas jugé à propos de développer tout à fait cette Leçon, c'est que des vérités, aussi desagréables que la malédiction des Juifs, ne devoient être enseignées qu'à demi mot & d'une manière couverte. Mais Jean Batiste semble en avoir donné la Clé d'avance, quand il disoit, *Tout Arbre qui ne porte pas de bon fruits, va être coupé & jetté au feu* \*.

Je ne dois pas vous dissimuler, *Monsieur*, qu'*Episcopus* doute, que dans cette occasion le Sauveur ait eu cette vûe typique. Il trouve dans le Figuier maudit quelques cir-

conf.

\* Matth. III. 10.

constances qui ne quadrent pas bien avec la punition du Peuple Juif. Il dit, par exemple, que ce Peuple doit en revenir & se convertir. Mais, on peut lui répondre que ce Figuier séché représente la Génération d'alors, & que de cet Arbre sec, il pourra en sortir un rejetton qui vaudra mieux que le vieux pié, & qui donera du fruit. On peut même s'en tenir à cette Réponse générale, c'est que dans ces Emblèmes, come dans les Paraboles, il ne faut pas prétendre presser exactement toutes les particularités. Voici ce qu'a dit là dessus un judicieux Interprète.

„ On peut dire, que ce qui se passe ici,  
 „ n'est qu'une espèce de Parabole sensible, du  
 „ genre de celles que J.C. racontoit souvent.  
 „ Et de même que dans les Paraboles ordi-  
 „ naires, il ne faut pas chercher un raport  
 „ exact des moindres parties de la Parabole,  
 „ avec ce qui en fait le dessein, la fin prin-  
 „ cipale, on ne doit pas non plus chercher  
 „ une convenance entière entre une Plante  
 „ insensible, & des Persones libres & rai-  
 „ sonables, dont cette Plante étoit la figure.  
 „ Il ne faut donc avoir égard qu'à la Malé-  
 „ diction donnée à cet Arbre qui ne porte  
 „ point de fruit.

Après avoir montré que dans la manière dont le Sauveur se conduisit à l'ocasion de ce

**Figuier**, il n'y a rien que de conforme à la sagesse, il faut voir encore, s'il n'y a rien de contraire à la justice. *Quand il auroit trouvé des Figes sur cet Arbre*, dit un de nos Incrédules modernes, *pouvoit-il en bone conscience, s'en emparer sans la permission du Maître?*

*Stachouse* répond fort bien à cette petite difficulté. *St. Matthieu* nous dit, que ce Figuier étoit *sur le chemin*. Ce qui peut signifier qu'il étoit dans une Comune près du grand chemin. Sur ce pié-là il n'avoit point de Propriétaire particulier, & J. C. y avoit autant de droit qu'aucun autre. Des Arbres situés de cette manière sont abandonnés à la main des Passans.

Quand même ce Figuier se seroit trouvé dans un endroit fermé. J. C. étoit autorisé à en prendre. La Loi de Moïse, qui étoit encore dans toute sa vigueur, lui en donoit le droit. Un Passant pouvoit cueillir du fruit sur un Arbre, & en manger, pourvu qu'il n'en emportât point. Moïse cite le cas d'une Vigne, où l'on peut entrer, & *manger des Raisins selon son appetit* \*. Mais les Docteurs Juifs étendoient cette permission aux Figes, aux Dates & à d'autres Fruits. *Josephe* nous apprend, que ce privilège s'étendoit à tous ceux qui voiageoient dans les grands

che-

\* Deut. XXIII. 24.

chemins de la Judée, naturels du Pais, ou Etrangers indifféremment. En vertu de cette permission, ils pouvoient manger du fruit des Arbres qui s'ofroient à eux. Cette Loi met dont J. C. à couvert de tout reproche.

Enfin, dit-on, pourquoi maudire ce Figuier ? *Jésus* ne trouvant point de fruit à cet Arbre, s'en émeut, il dit durement à ce Figuier, *Que jamais aucun fruit ne sorte de toi.* Cela fut dit avec quelque vivacité, & l'effet fut aussi prompt que la parole. Au même instant le Figuier sécha, & dès le lendemain matin le Sauveur repassant par le même endroit, ses Disciples remarquèrent que cet Arbre étoit devenu entièrement sec.

Il me semble, *Monsieur*, que pour éclaircir ce qui paroît dur dans cette Sentence, on peut fort bien supposer que J. C. condamna cet Arbre à cause de sa stérilité. Il pouvoit déjà avoir remarqué les années précédentes, que ce Figuier ne raportoit pas. Alors le voila semblable à celui dont il est parlé dans le XIII. Chap. de St. *Luc*, un Figuier inutile, qui ne mérite pas d'occuper la Terre.

J'ai lû quelque part une Remarque critique qui rend cette supposition fort vraisemblable. On lit dans St. *Marc*, selon nos Versions, que *Jésus* s'aprocha du Figuier pour voir si par hazard il y trouveroit quel-

que chose. On peut également traduire, pour voir si enfin il y trouveroit du fruit, & cela parce qu'il n'avoit point porté précédemment. Quand même l'on conserveroit la traduction de *par hazard*, ces mots pourroient se rapporter de même à la stérilité précédente.

On pourroit à la vérité nous opposer que quoi qu'il n'y eut point de fruit sur cet Arbre, cela ne marquoit pas nécessairement la stérilité, parce que quelques autres Passans, qui avoient précédé, pouvoient avoir déjà mangé les Figues qu'il avoit produites.

La Réponse à cette nouvelle difficulté, c'est que ceux qui sont familiarisés avec cette espèce d'Arbres, come tous les Habitans de la Judée, aperçoivent aisément la place où il y a eu du fruit, quoi qu'il n'y en ait plus. D'ailleurs ces espèces de Figuiers, outre les Figues prêtes à manger, en devoient avoir d'autres naissantes; & les unes & les autres manquoient également à celui-ci. N'ai-je pas eu raison, *Monsieur*, de vous dire dès le commencement de ma Lettre, que pour traiter cette matière, il faut être un peu Jardinier ?

*Volston*, qui a eu l'audace d'ataquer la plupart des Miracles de J. C. n'a pas épargné celui-ci. Il a eu l'impudence d'avancer que si le Figuier sécha ensuite de la Malédiction  
pro

prononcée contre lui , on pourroit bien y avoir aidé par des voies naturelles. Un coup de hache , ou une incision faite adroitement pendant la nuit , pourroit expliquer cette prétendue merveille.

Le plus grossier Jardinier-auroit pû répondre à cet Impie, qu'il se mêloit de raisonner sur des matières qu'il n'entendoit point , qu'une incision faite furtivement à ce Figuier , ou un coup de hache qu'il auroit reçu , ne fauroient produire un éfet si prompt. Un Arbre blessé de cette manière , ne meurt pas dans si peu de tems. Il languit , & sèche peu à peu. Mais ici le Figuier que les Apôtres avoient vû chargé de feuilles, se trouva sec le lendemain, à peu près à la même heure. C'est aussi ce qui causa l'étonnement des Diciples.

Je suis &c.





## A L'AUTEUR DE LA LETTRE

*Sur l'Eloquence de la Chaire \**

**N**ous avons long tems attendu, *Mon-*  
*sieur*, les Eclaircissemens que vous  
nous promettiés dans vôtre Lettre ; ne les  
ayant point vû, je tâcherai, d'y suplcer, en  
entrant dans vos vûes, & en expliquant ce  
qui peut paroître un Paradoxe, ou heurter  
du moins le sentiment de plusieurs Théolo-  
giens, sur le caractère de l'Eloquence de la  
Chaire.

Cette noble simplicité, si recomandée,  
& en éfet si recomandable, ne consiste point  
dans des Lieux comuns & des Pensées tri-  
viales, dans une Locution basse ou barbare,  
dans un entassement de Passages, placés  
sans choix & sans discernement : Chacun  
sent qu'une telle simplicité seroit indigne  
d'un Orateur Chrétien & de la grandeur de  
la Doctrine qu'il est appellé à anoncer. La  
beauté des Préceptes de l'Evangile, les Vé-  
rités sublimes qu'il renferme, leur impor-  
tance, leur nécessité, tout cela exige une  
force

\* voies le Journal Helvétique Décembre 1751. p. 382.  
& Janvier 1752. p. 53.

force & une justesse de raisonnement, une clarté & une énergie dans l'expression, qui ne se trouvent pas aisément, & qui sont le fruit du travail & d'une profonde méditation. Qu'on ne s'abuse point; un Prédicateur sans talens & sans étude, récite en vain de beaux lambeaux de l'Écriture Sainte, s'il n'a le don d'en faire sentir l'utilité. Ce sont des fragmens, qui ont besoin d'être travaillés & enchassés pour briller & pour plaire. On prêche sans succès, quand on prêche sans application & sans avoir l'art d'exciter & de soutenir l'attention.

A t'on à soutenir une Question de Morale, à établir la vérité d'un Dogme, rien ne seroit plus ridicule que de s'échauffer mal à propos: Le Sujet ne demande que de la précision, de l'ordre, de la clarté. Mais faut il émouvoir & toucher un Pécheur endurci, faut il fondre & embraser d'un feu divin, un Cœur de glace, déploies alors tous les mouvemens de l'Eloquence; l'Art l'exige; votre Devoir vous en fait une Loi. On ne doit pas craindre de flater l'Oreille pour aller au Cœur & de semer de Fleurs la Route qui conduit à la Vérité & au Bonheur. Essayons cette Méthode: Cet Essai tout imparfait, tout défectueux qu'il sera, vous en fera mieux conoitre l'utilité.

Si je veux démontrer la vérité de la Religion Chrétienne ; je tâcherai de donner à mes preuves toute la force, toute l'évidence dont elles sont susceptibles. Il s'agit moins ici de remuer le Cœur que d'éclairer l'Esprit ; il faut porter le jour dans une Ame envelopée des ténèbres de l'Erreur & de l'Ignorance ; il faut soumettre au Joug de l'Évangile un Cœur rebelle , un Esprit vuide de principes, ou ce qui est pire , rempli de préjugés , qui défendent l'entrée à la Vérité. Quels efforts ne doit on pas faire pour vaincre tous ces obstacles ! Quelle justesse , quelle enchainure de raisonnement , pour confondre l'Incrédulité , pour instruire l'Ignorance , pour ne laisser aucun refuge à l'Erreur ? Afin de parvenir à ce but , je tracerois d'abord le caractère des Apôtres ; je les représenterois come des Gens incapables de tromper , ni d'être trompés. Simples & d'une candeur qui va jusqu'à avouer leurs propres fautes , coment auroient ils voulu séduire les autres ? Quel intérêt avoient ils à en imposer , ou plutôt , quel intérêt n'avoient ils pas à ne point recevoir ni enseigner une Doctrine contraire à tous leurs préjugés ? Doctrine qui leur prescrivoit des règles dures & austères ; qui les exposoit aux plus violentes persécutions, à des tourmens honteux & cruels & même

à la mort. Si les Apôtres avoient voulu tromper & séduire les Hommes, l'auroient-ils pu ? Tout ce qu'ils publioient des Miracles de J. C. de la sainteté de sa Doctrine, de la pureté de ses Mœurs, étoit attesté par une infinité de Témoins. Ce n'étoient point de ces Oeuvres, qui se cachent dans les Ténèbres, fantômes de l'Imagination & du Fanatisme, qui semblent craindre le grand jour, & que l'examen dissipe. C'étoient des Faits, qu'un grand nombre de Spectateurs intelligens & impartiaux ont vû de leurs yeux ; c'étoit une Doctrine toute divine, qu'ils ont entendu de leurs Oreilles. J. C. parle du Ciel, de Dieu, de ses Ouvrages, d'une manière simple & ingénue : Il ne paroît point surpris des Merveilles qu'il anonce, quelques grandes, quelques sublimes qu'elles soient : Lui seul parle avec certitude d'une Vie à venir, de l'Immortalité de l'Ame, des Moïens de plaire à Dieu, d'apaiser sa Colère, & des Perfections de l'Être Suprême. On voit qu'il est parfaitement instruit de toutes ces choses, & qu'elles ne sont point nouvelles pour lui. C'est un Voyageur, qui parle de sa Patrie ; un Prince spirituel, qui quite un Roïaume Céleste, pour porter, à des Etrangers, des Trésors plus précieux que l'Or & l'Argent : C'est un Fils, qui parle fidèlement du

pouvoir & des qualités de son Père, & qui vient annoncer, à ses Sujets rebelles, ses Ordres absolus, la nécessité de recourir à sa Clémence, & les Conditions de leur paix & de leur réconciliation, dont il veut bien être le Médiateur.

Tout ce qu'il dit, il le confirme par des Miracles éclatans, & ces Miracles sont des Bienfaits. Il comande aux Vents mutinés, & ils obéissent. Il dit au Sépulcre de s'ouvrir, & les Morts sortent de son sein. Le Muet parle au Sourd, qui est étonné de l'entendre. Voila des Lettres de Créance, dont on ne peut contester l'autenticité. Tout cela n'est-il pas au dessus des forces de la Nature? Un Imposteur, quelque habile, quelque adroit qu'il fût, a-t'il jamais fait quelque chose d'aprochant? Ou coment des Prestiges auroient-ils pû fasciner les yeux d'un si grand nombre de Témoin. Dieu même n'a-t'il pas marqué, de son Sceau, une Doctrins si belle & si pure, si oposée au Culte grossier & matériel qui régnoit alors, si conforme aux lumières de la Raïson, si propre aux besoins de l'Home, à l'état où il se trouve sur la Terre, enfin si capable de le conduire à la Vérité, à la Vertu & au vrai Bonheur? Peut-on soupçonner que Dieu, qui est le plus équitable & le plus sage de tous les Etres,

vou-

voulut favoriser un Fourbè, par des Faits & des Miracles, qui doneroient à sa Doctrine, tous les Caractères de la vérité & de l'évidence?

Mais cette Révélation est-elle absolument nécessaire, & si elle l'est, pourquoi Dieu a-t'il tardé si long-tems à la manifester? C'est ici où redoublant mes efforts, je répandrois plus de chaleur & d'énergie dans mon Discours. Je dirois, que Dieu est absolument le Maître de ses faveurs, & qu'il distribue à son gré, & lors qu'il le juge à propos, ses dons aux Homes. Pour mieux en sentir le besoin, & se convaincre de leur propre foiblesse & de leur incapacité, il faut qu'ils passent par diverses épreuves, à peu près come il faut que l'Home, passe par l'état d'Enfance, avant que d'ateindre à la force & à la vigueur de l'Age viril. L'Aurore annonce le Lever du Soleil. C'est ainsi que les Lumières naturelles ont précédé le grand Jour de l'Evangile. Après tout il faloit, que les Tems, prédits par les Prophètes, fussent acomplis, & que les Nations atendissent l'Envoié de Dieu, come la Terre alterée, attend la Rosée du Ciel.

Je tâcherois de faire un Tableau fidèle, de l'état affreux où se trouvoit le Monde, lors de la Venüe de Nôtre Seigneur. On n'a-  
voit

voit sur la Morale aucun Système complet. C'étoient des Morceaux épars , ça & là , dénués de motifs & d'autorité. Les meilleurs Préceptes étoient presque toujours mêlés de quelques Erreurs , qui en détruisoient l'efficacité. Aucun Vice, aucun Crime même , qui ne fût autorisé par l'exemple des Dieux & des Déeses : Aucune Vertu , qui ne fût mise en Problème , ou tournée en ridicule par les Poètes ou les Philosophes. Aucune Erreur , qu'ils n'eussent inventée ou soutenue , come si l'Esprit de l'Home étoit le siège ou l'azile du faux , ou qu'il voulut épuiser toutes les Fables que peut forger une Imagination échauffée. Si , au milieu de ces Ténèbres , l'Home apercevoit quelque lucur de vérité , elle étoit bien-tôt obscurcie par des doutes , ou par les rêveries que l'on y joignoit. De là aucunes Règles sûres de conduite ; aucune certitude de l'Immortalité de l'Ame , d'une Vie à venir , de la Création du Monde , d'une Providence. L'Home vivoit au hazard , abandonné à un Destin aveugle , sans conoitre , ni son origine , ni sa nature , ni sa destination : En proie à mille doutes , exposé à mille tempêtes , une profonde obscurité le couvroit de toutes parts ; il ne voïoit de Port que dans le Naufrage même , qui mettoit fin à son incertitude & à ses douleurs.

Dans cette affreuse misère, l'Homme n'avoit pas même la consolation de recourir à un Être tout puissant & tout parfait. Il n'avoit aucune idée certaine de son unité & de son existence. L'Homme, ne pouvant s'élever jusqu'à Dieu, l'abaissoit jusques à lui. Le Ciel eût presque plus de Divinitez, que la Terre n'eut d'Adorateurs. *Tout fut Dieu, excepté Dieu même*, come le dit un illustre Auteur. Peut-on le croire? L'Homme, injuste & cruel par pieté, joignant un Culte barbare à la plus funeste Superstition, immoloit des Victimes humaines, à des Divinitez chimériques & monstrueuses.

Dans cet état d'une Corruption générale, un seul Peuple, enfoncé dans un Coin de la Terre, presque inconnu aux autres Nations, qui le méprisoient autant qu'elles en étoient détestées, conservoit le Dépôt sacré d'une Religion émanée du Ciel: Mais cette Religion étoit obscurcie & presque éfacée, par les Cérémonies qui la couvroient, par les Traditions & les Sectes qui la défiguroient, par un fervile assujettissement à la lettre, ou par des explications qui lui étoient directement opposées. Le *Juif*, attaché bassement à cette Terre, sur laquelle il rampoit, ne conoissoit d'autres Biens que ceux qu'elle promet.

Que deviendra la Vérité au milieu des Fables & des Ténèbres ? Comment l'Homme pourra-t'il sortir du Labyrinthe où il s'égaré ? Ne se présentera-t'il aucun Guide pour le conduire ? De sages *Païens* avoient déjà senti la nécessité d'un Conduc-teur, éclairé par une Lumière Céleste : Ils le desiroient ardemment & espéroient que la Bonté & la Justice de Dieu ne se laisseroient pas toujours sans témoignage. Les *Juifs* l'atendoient. Il étoit tems qu'il parût, & qu'il se manifestat, come l'Envoié de Dieu, par la grandeur de ses Oeuvres & la sainteté de ses Préceptes. Modele fort au dessus de ces Sages, que le Paganisme a vanté, & même des Prophètes de l'ancienne Loi, qui n'étoient que de simples Avant coureurs, qui préparoient les Voies du *Messie*, come une foible Aurore annonce la venue du Jour. A son aproche, tous les Nuages se dissipent, & la Lumière paroît dans tout son éclat.

Mais, *dira-t'on*, les *Juifs* ont pourtant rejeté J E S U S-CHRIST. Je répons. Cette réjection même avoit été prédite & se tourne en preuve de la Religion Chrétienne. Ce même Peuple, autrefois chéri de Dieu, aujourd'hui errant & vagabond sur toute la Terre, porte, en quelque sorte, écrit sur son front, le caractère de sa réprobation,  
&

& ne subsiste que come un Monument de la Vengeance céleste.

Après avoir fait voir l'excellence & la nécessité de la Révélation, seule capable de rendre à l'Home sa première dignité & de lui procurer un vrai bonheur; après avoir montré qu'il n'y a que la Religion Chrétienne, qui nous fournisse des motifs assez puissans, pour nous corriger de nos Vices, & moderer nos Passions; qu'elle seule, sans gêner nôtre liberté, nous enseigne à en faire un bon usage, il me seroit facile de prouver, que la Raison n'a pas la force de rompre les liens de la Volupté, & de nous rendre la liberté que nous avons perdue: Elle n'est que trop souvent Complice de nos Penchans & de nos Erreurs; elle nous abandonne lors que nous avons le plus besoin de son secours; elle chancelle au moindre choc, se trouble à la vue du péril, garde le silence lors que les Passions nous parlent un langage flatteur & n'ose nous montrer les embûches qu'elles nous tendent. Pour juger de son insuffisance, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les égaremens où étoient plongés les *Paiens*, sans excepter même leurs Sages & leurs Docteurs.

Quelle obligation n'avons nous donc pas à la Révélation, qui en nous découvrant tous

tous nos Devoirs, nous prescrit les Règles que nous devons suivre, & nous fournit les motifs les plus puissans, pour nous engager à les pratiquer ! C'est ici, sur tout, où je me croirois obligé de mettre en usage les figures les plus fortes & les plus sublimes, les mouvemens les plus touchans & les plus pathétiques. Il est étonnant, que pour rendre les Homes heureux, il faille les forcer, en quelque sorte, à le devenir; mais telle est l'influence de l'exemple & de l'habitude; telle est la dépravation du Cœur humain, qu'il lui faut faire violence, en quelque manière, pour le conduire du Vice à la Vertu, & de la Mort à la Vie.

*Cicéron* vouloit que l'Orateur fût ardent come la Foudre, véhément come l'Orage, rapide come un Torrent. Mais le Prédicateur Chrétien, aiant des Objets beaucoup plus importans que l'Orateur profane, aiant à anoncer des Vérités bien plus sublimes, un Enfer à éviter, un Ciel à aquérir, ne doit-il pas faire les plus grands efforts, pour soutenir la hauteur de la Matière qu'il traite; par la noblesse des idées & par celle des expressions ? Ne seroit-ce pas avilir son Ministère, que de traiter, d'une manière basse & rampante, ce que la Religion a de plus grand & de plus élevé, ce qu'on ne peut

mè-

même confiderer & entendre fans émotion, fans avoir des penfées & des fentimens , qui prouvent la noblèſſe de nôtre origine ? Il faut que le Cœur , émû, entraîné, subjugué par les beautés, ne laiſſe pas fentir à l'Efprit, les petits défauts qui ont pû échaper à l'Orateur.

Je me ſuis un peu étendu ſur ce Sujet , parce qu'il eſt de la dernière importance. Tout autre ne me paroît pas fuſceptible des mêmes beautés , ni des mêmes ornemens. Choififſons , par exemple, l'*Amour de la Patrie* , ſi exalté par les *Grecs* & par les *Romains* , on verra que ce Sujet n'eſt ni auſſi fécond , ni auſſi riche, que celui que l'on vient de parcourir.

Pour en faire mieux fentir la différence , je prendrai un Point de l'Hiftoire de *Genève*, qui a décidé de la conſervation & de la liberté de cette République : Evénement dont on célèbre tous les Ans la mémoire , & qui mérite bien en éfet d'être transmis à la Poſtérité la plus reculée. C'eſt l'entreprise d'un Prince puiffant , contre une Ville foible. Projet formé avec habileté , exécuté avec promptitude , foutenu par des Guerriers très courageux. Voici ce que dit un Orateur , ſur un Complot , qui fût ſi funeſte à ſes Inventeurs.

„ Deux cents Soldats avoient déjà pénétré dans l'enceinte de nos Murs , à l'om-

„ bre d'une Paix simulée. Ils se flatoient  
 „ déjà de jouir du fruit de leur perfidie, &  
 „ se promettoient un triomphe facile. Le  
 „ silence & l'obscurité de la Nuit les favori-  
 „ soient. Tout dormoit, excepté le Crime,  
 „ qui cherche les Ténèbres. Le Prince, aux  
 „ Portes de la Ville, animoit au Carnage ses  
 „ Soldats impatiens. Il n'atendoit que le cri  
 „ de la Victoire, pour s'emparer de la Place,  
 „ & la livrer au pillage. Déjà ses Couriers  
 „ anonçoient une Conquête qui lui paroif-  
 „ soit infailible. *L'Oiseau, disoit-il, est dans*  
 „ *nos filets ; il ne peut nous échaper.* Mais il  
 „ s'ouvre un passage, & déchire celui qui  
 „ croioit le tenir. Nuit afreuse, mais à ja-  
 „ mais mémorable, où la terreur est aug-  
 „ mentée par le bruit des Armes, où tous  
 „ les efforts de la Trahison se virent confon-  
 „ dus, où la Mort frapoit de toutes parts  
 „ ses Victimes, où le Zèle échaufe des Ci-  
 „ toïens, qu'on espéroit que la rigueur du  
 „ froid rendroit immobiles. *Citoyens, dit*  
 „ *l'un d'eux, voila l'Ennemi, & voici vôtre*  
 „ *Patrie. D'un côté, vous voyez des Fers ; &*  
 „ *de l'autre la Liberté. C'est à vôtre Valeur à*  
 „ *vous délivrer d'une cruelle & honteuse ser-*  
 „ *vitude.* Il dit. Le Citoyen fort de tout  
 „ côté ; il combat. Dieu se déclare pour  
 „ lui, & livre l'Ennemi entre ses mains.  
 „ Ce

» Ce Torrent impétueux est forcé de recu-  
 » ler, & couvre de ses débris le Rivage  
 » qu'il abandonne.

Ce Morceau est rempli d'images, de figures & de mouvemens; mais il s'en faut bien qu'il frappe autant que celui sur la nécessité de la Religion, parce que les grandes Vérités qu'elle renferme ont par elles mêmes quelque chose de si noble & de si sublime, qu'on ne sauroit les exprimer sans être pénétré d'un certain enthousiasme qui élève l'Ame & inspire les termes & les tours les plus propres à produire chez les autres l'effet qu'on éprouve soi même. Je ne conseillerois cependant point à un Orateur Chrétien de se laisser uniquement diriger à cette espèce de verve d'Eloquence, si l'on peut l'appeller ainsi. Quoiqu'un beau désordre puisse plaire dans une Ode, il ne plaira pas de même dans un Sermon, où toutes les pensées, toutes les réflexions, les expressions mêmes doivent être soumises à l'ordre & à l'examen. Si l'Orateur profane n'a plus de *Milon* à défendre, de *Verrès* à acuser, l'Orateur Chrétien aura toujours des Passions à attaquer, des Incrédules à combattre & des Vérités à soutenir. L'Écriture Ste. lui fournira toujours une Source inépuisable & des Eaux pures; mais il faut prendre

dre garde de les mêler avec du fable & du limon.

Je dirai encore un mot sur le Geste & sur la Récitation, qui peignent en quelque sorte la Pensée aux Yeux & à l'Oreille. Cet Art si négligé par les Modernes étoit fort cultivé par les Anciens, jusques là qu'*Auguste* avoit un Récitateur qu'il consultoit avec soin. Mr. le *Faucheur* a donné sur ce sujet un excellent Traité, qui mériteroit d'être plus connu, & que les jeunes Prédicateurs devroient étudier avec soin.

J'avois dessein de terminer ici cette Lettre, mais j'ai fait réflexion que le Livre dont je viens de parler est assez rare, & qu'on ne seroit pas fâché de voir plusieurs Observations utiles qui s'y trouvent, & d'autres éparées en divers Volumes. Je ne ferai donc ici qu'épargner la peine du Lecteur en mettant près de lui, ce qu'il lui faudroit chercher assez loin; me réservant cependant la liberté d'y joindre mes propres Remarques.

L'Art de bien réciter est peut être plus difficile que celui de bien composer. C'est peu d'avoir une Voix nette & harmonieuse, une Prononciation distincte; il faut encore l'accompagner d'un geste libre & naturel, d'une attitude saine & aisée, de ce coup d'œil qui exprime ce que l'on pense & ce que l'on dit; enfin il faut savoir s'arrêter à

propos, en modifiant sa Voix, selon les sens des paroles & la longueur de la phrase. On doit faire sentir l'étendue de chaque période, mais sans affectation, laissant au Déclamateur le soin pénible & puéril de marquer dans son Discours la cadence des syllabes & la mesure des périodes. Quoique chaque Langue ait son nombre & son harmonie, & que la Langue françoise, en particulier, ait un son très doux & très agréable, quand elle est maniée par d'habiles Ecrivains, il semble qu'il y ait une sorte de luxe & de moleste à polir & à orner trop son Stile. Il suffit qu'il soit clair & énergique, qu'il présente les pensées avec grace & dans leur ordre, naturel. Je fais qu'il faut gagner l'Oreille pour aller au Cœur, mais elle n'est jamais mécontente, quand l'Esprit est satisfait.

*Il n'y a point de doute, dit Mr. le Faucheur, que les pensées judicieuses & les raisonnemens solides ne soient ce qui fait le principal effet en l'Oraison, & qui contribue le plus à persuader l'Entendement; que l'ordre auquel nous les rangeons ne serve beaucoup à les faire entendre plus distinctement & retenir avec plus de facilité, & que le choix & la construction des paroles par lesquelles nous les exprimons ne leur donne beaucoup de grace, de splendeur & de force; c'est pourquoi les Rhétoriciens ont*

mis l'Invention, la Disposition & l'Elocution pour les trois premières parties de l'Art oratoire.

Démofthène croioit que la principale qualité de l'Orateur étoit l'Action ; il entendoit par là, non feulement le Geste, mais encore la Voix & la Prononciation ; car à quoi feroit à l'Avocat ou au Prédicateur d'inventer heureufement, de ranger avec beaucoup d'ordre & de méthode toutes les parties du Discours, de composer avec élégance, & énergie, s'il n'a pas l'art de se faire entendre ? Qu'il manque de cette qualité essentielle, toutes les autres deviennent inutiles, à moins, que come *Ifocrate*, il ne veuille se réduire à écrire pour le Public, fans prononcer ses Harangues. Au contraire un Geste noble & aisé, une Voix nette & harmonieuse, ont souvent fait valoir des Ouvrages très médiocres. On dit que l'Abé de *Lavau*, Membre de l'Académie Française, lisoit avec tant de grace, & donoit si bien le ton à chaque chose, qu'il séduisoit, pour ainsi dire, l'Oreille & l'Esprit de ses Auditeurs, euforte qu'on étoit surpris, quand on venoit à lire soi même, d'avoir admiré, come excellentes, des Pièces très défectueuses. On raporte que le célèbre *La Motte* corrigeoit la dureté de ses Vers par la douceur de sa prononciation. *St. Amant* lisoit les

fiens avec tant de grace, qu'un de ses Amis, piqué d'avoir approuvé come bon, ce qui étoit très mauvais, lui envoya cette Epigrame.

*Tes Vers sont bons quand tu les dis ,  
Mais très mauvais quand je les lis :  
Tu ne peux pas toujours les dire ;  
Fais en donc que je puisse lire.*

Pour bien réciter, dit un Auteur judicieux, il faut parler doucement, distinguer les sons, ne point glisser sur les finales, séparer les mots, les sillabes, s'arrêter aux points & aux virgules, par tout où le sens & la netteté l'exigent; il faut que la prononciation soit aisée & coulante; dès que l'Orateur se peine, l'Auditeur est gêne. Il vaut mieux faire quelque faute en galant Home, que d'être scrupuleusement pédant. Le geste & le ton doivent naître & sortir avec la pensée, croître avec elle, & se plier à ses inégalités & à ses degrés :

*Et des Gestes & des Sons, la mesure pareille  
Doit au tant charmer l'Oeil, qu'elle flate  
l'Oreille.*

Cette souplesse, cette docilité de Voix, qui fait que la prononciation se moule en quelque sorte sur la pensée, est peut être ce qui coute le plus à l'Orateur. C'est peu de varier le ton selon le sujet, il faut le changer presque à chaque instant, non seulement

pour éviter une Monotonie désagréable & languissante, mais encore pour imiter le naturel du Discours & y jeter du feu & de la diversité. Ecoutez parler une Personne qui parle bien, quelle gravité & quelle justesse dans les choses solides & importantes! Quelle véhémence, quelle noblesse, lorsqu'il s'agit d'émouvoir, de toucher, de persuader & de convaincre! Il passe successivement, mais par des transitions qui ne se font presque pas sentir, par des nuances presque imperceptibles, du tendre & du pathétique à la force & à l'énergie: L'inflexion de la Voix obéit à la Pensée, & prend tous les caractères, toutes les figures qu'elle veut lui donner. Dans l'Interrogation, dans l'Apôstrophe, dans la Réticence, on croit voir & entendre une personne qui s'adresse à nous, nous fait une question & nous force à lui répondre, ou qui s'interrompt elle même pour passer à un autre sujet, ou ne pas se livrer à tous les mouvemens que lui inspire celui qu'elle traite.

Si, dans la Conversation familière, on fuit, presque sans le savoir, ces Règles que la Nature nous dicte, combien ne doit on pas y être attentif dans le Discours Oratoire, où l'on se propose un sujet utile & important? Nos efforts doivent être proportionés à la grandeur & à l'amour que nous de-

vous avoir pour la Vérité ou pour la Vertu. C'est ici où notre zèle doit être soutenu & animé par le goût & par les connoissances : C'est ici, sur tout, où il doit régner une Eloquence mâle & majestueuse, pleine de nerfs & de force, & non une Elocution fade, qui éblouit plus qu'elle n'éclaire.

Enseigner les Homes, les instruire, les corriger, quoi de plus important, mais quoi de plus difficile ? Quel objet mérita mieux nos études & notre attention ? Aussi voyés avec quel art les grands Prédicateurs ont traité les Matières de Morale & de Religion. Je n'en citerai ici qu'un seul exemple, tiré d'un des Sermons de Fléchier : *Arrivons nous au terme qui nous est marqué, le charme se rompt, & tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La Vérité pourroit nous faire conoitre la fragilité des Biens du Monde, par la fragilité de votre Vie qui les termine, mais votre Amour propre nous fait voir cette Vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi votre Imagination & votre Vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, & nous avons toujours des espérances pour plusieurs Années.*

N'admirez vous pas, Monsieur, la richesse & la beauté de ce Tableau ? Quelle variété, quelle gradation dans les images

& dans les couleurs ! Quelle proportion ,  
 quelle énergie dans les traits & dans les figures !  
 Quelle force de Pinceau ! Je doute que  
 la Poésie elle même , avec toute sa pompe ,  
 tous ses ornemens , pût nous tracer une plus  
 belle peinture. J'ai essayé de rendre les mêmes  
 idées en Vers ; mais combien la Copie  
 n'est elle pas au dessous de l'Original ! La  
 voici :

*Le Monde n'offre aux yeux qu'une vaine lueur ,  
 Aussi fragile que la Vie ;*

*La Mort , en dissipant ce charme séducteur ,  
 Qui tenoit nôtre Ame asservie ,  
 Rompt le piège qui nous y lie ,  
 Et nous conduit au vrai bonheur.*

*Au delà de nos Ans portant nôtre espérance ,  
 Nous prêtons folement une durée immense  
 A l'espace de quelques jours :*

*Mais des solides Biens , loin d'étendre le cours ,  
 Nous multiplions nos misères :  
 Nos Erreurs , nôtre Vanité  
 N'éternisent que des Chimères ,  
 Que condamnent la Vérité.  
 Je suis &c.*

GENEVE.

T\*\*\*\*\*.

DLA.



## DIALOGUE VI.

*Sur l'Amour propre & la vaine Gloire.*

ARISTIPE, *Philosophe d'Athènes.* DIO-  
GENE *le Cinique* \*.

ARISTIPE. QU'est-ce donc, *Diogène*, je m'aperçois que depuis nôtre dernier Entretien, tu ne t'avises plus de m'ataquer lors que je traverse la Place ? Au contraire tu affectes de tourner la tête du côté oposé a mon chemin. Dis moi la raison d'un semblable procédé ?

DIOGENE. Dévines la si tu veux. Ce n'est pas une Enigme bien difficile.

ARISTIPE. L'Home a tant de motifs différens, pour se diriger dans une même action, que je ne suis pas assez fou pour perdre mon tems à te deviner. Répons moi franchement.

DIOGENE. Tu le veux ? Apprens donc, que

\* Pour mieux entendre ce Dialogue, il faudroit relire celui du Journal de Septembre dernier. Dans un Ouvrage come celui-ci, on ne doit pas s'attendre a un Traité complet. Quelques traits généraux, des principes indiqués pour aller au vrai, c'est à quoi il est borné. Si le Vice est assez adroit pour se cacher sous des Fleurs, n'est-il pas permis à la saine Morale d'en faire autant ? Qui s'en va l'ennui sauve tout, & le profit vient après.

que te regardant come un Animal incorrigible, je ne suis pas d'humeur à m'égoïiller pour te remettre au bon chemin.

ARISTIPE. La défaite est un peu grossière ; mais je n'en suis pas la dupe.

DIOGENE. Il n'y a point de défaite là. Je t'ai dit la vérité.

ARISTIPE. Oui, la vérité que te dicte ton Amour propre ; c'est-à-dire une fausseté bien complete. Convieus du fait.

DIOGENE. Aparentment que tu sauras, mieux que moi, par quel motif je fais une chose !

ARISTIPE. Sans doute. Ta contenance me met mieux au fait que tes paroles.

DIOGENE. Hé bien ! Si ma contenance t'a mis au fait, pourquoi me faire cette question ?

ARISTIPE. Pour te voir tomber en contradiction avec toi même, & rire de ton embarras.

DIOGENE. Rire de mon embarras ! Sur quel fondement, s'il te plait ?

ARISTIPE. Le voici. Tant que tu as crû avoir sur moi un degré de supériorité, tu t'es fait une maligne joie de m'insulter ; mais dès que tu as compris que je pouvois te tenir tête & te réduire au silence, tu as changé de ton. Tu caches ta crainte, sous l'apparence  
d'un

d'un mépris affecté, que ton Cœur dément. Détour ordinaire, mais réfléchi, que prend l'Amour propre, ou plutôt la vaine Gloire, pour cacher sa honte. Conviens, nôtre Ami, que je développe mieux tes véritables sentimens, que toi même.

DIOGENE. Retire toi d'ici. Laisse moi reposer en paix. Je n'ai que faire de tous tes beaux Raisonnemens, ou plutôt de tes Sophismes.

ARISTIFE. Oh ! pour le coup, la preuve est à son comble. Un Home, tel que toi, se battre en retraite ! Allons, mon cher, puisque tu te mêles de corriger les Homes, tu dois souffrir, sans peine, d'être corrigé à ton tour. Reviens à ton naturel. Tu t'en trouveras beaucoup mieux, sur ma parole.

DIOGENE. Encore une fois, laisse moi. Je ne suis pas d'humeur à t'écouter.

ARISTIFE. Cela viendra. Au fonds il faut bien que tu sois Home par quelque endroit ; mais je suis bien surpris, de te voir choisir le côté qui tourmente le plus les pauvres Mortels. Car *c'est en voulant paroître ce qu'ils ne sont point*, qu'ils se rendent ridicules. Dès qu'ils ont le malheur d'en venir là, s'ils s'aperçoivent que quelqu'un les a dévoilés, ils en gémissent au point de se rendre insupportables à eux mêmes. Leurs Cœurs, dominés par la fierté, deviennent la proie d'une

haine, d'autant plus à charge, qu'elle est impuissante. Quand l'imprudencce la force-  
roit d'agir, ses effets mêmes, bien loin d'é-  
facier le vice du caractère, ne sont propres  
qu'à le rendre plus connu & le marquer de  
traits plus profonds aux yeux du Public. De  
forte que ce déguisement & ces moïens, au  
lieu de leur procurer quelque'avantage, ne  
servent qu'à troubler leur tranquillité & à les  
rendre les malheureusès Victimes de l'Or-  
gueil.

DIOGENE. A ce que je n'aperçois tu t'es  
préparé avant que de te rendre ici. Il seroit  
bien juste que tu me laissas du tems pour  
réfléchir à mon tour. Mais je ne vois que  
trop, que tu ne manquerois pas de t'en pré-  
valoir. Je conviens donc avec toi, que tout  
Home qui veut faire parade de vertus, de  
sentimens, de qualités, ou de talens *qu'il*  
*ne possède pas*, se prépare, de gaieté de Cœur,  
un joug qui, en mille occasions, fera son plus  
cruel suplice. J'ai trop crié contre cette im-  
pertinente ostentation, pour doner dans ses  
paneaux. Sois assuré de ce que je dis. Tu  
dois en savoir des nouvelles.

ARISTIPE. Ce n'est pas toujours de pro-  
pos délibéré & de sang froid, que l'on tombe  
dans ce défaut. Des circonstances particu-  
lières, des cas fortuits, encore micux les  
pas-

passions, contre lesquelles on n'est pas toujours en garde, y donent lieu, sans que l'on s'en aperçoive. Le faux pas, une fois fait, on n'ose plus reculer. L'on veut se soutenir, au moins, devant le Cercle de Personnes auprès duquel on a fait cet étalage tronqué.

DIogene. Ma foi, c'est alors que l'on est pris dans ses propres filets.

ARISTipe. Tu as raison. Les Vertus sociales sont si utiles à tous les Homes, qu'ils y applaudissent avec empressement. Mais aucun Mortel n'est assez heureux pour les posséder toutes. Cependant tous ceux qui réfléchissent un peu, voudroient parvenir à ce glorieux but. Le desir louable que l'on en a, trompe souvent & presque toujours. Voilà ce qui met en défaut l'Amour propre, que la vaine Gloire séduit. Un Flateur peut quelque fois dire la vérité, un Ambitieux avoir de la modération, un Avare être ardent à servir un Ami. Mais le Flateur en affectant sans cesse d'être vrai, fera bientôt démasqué; un Ambitieux se démentira; l'Avare sera au bout de son rôle, à la première atteinte qu'on voudra doner à sa Bourse. Nous pouvons bien réussir à diminuer & même à corriger nos défauts, soit de tempéramment ou d'habitude; mais nous ne sommes pas les maitres de nous doner les Vertus qui s'y

trouvent diamétralement opofés. Lorsque nous prétendons aller jufques là, c'est la préfomption qui nous abuse. Cette impertinente Fille de l'Orgueil, fait toujours le ridicule de ceux qui s'y livrent.

**DIOGÈNE.** Je t'accorde mon fuffrage; mais je n'ai rien à démêler dans tout cela. Cependant ce que tu m'as dit tantôt, me tient en cervelle. Explique toi mieux fi tu veux que je te comprenne. Je ne fuis pas fi fin que toi. Je vais tout à la franquette.

**ARISTIPE.** Je ne demande pas mieux. Tu n'as ceflé tes invectives contre moi, que depuis que j'ai pris le parti de te répondre avec fermeté. Avant cela, je devois certainement te paroître plus méprifable que depuis. Suivant toi pourtant, c'est tout le contraire. „ Diogène, me fuis-je dit, affecte de „ me méprifer par fes contenance; mais „ ce n'est qu'un jeu, pour cacher la crainte „ qu'il a d'un fecond affaut. Quel dommage „ qu'un Home auffi franc, s'avife de jouer „ un rôle fi peu digne de lui! Ce qu'il y „ a de plaifant, c'est que ma préfence lui „ fait porter la peine de fa diffimulation. „ J'en fuis faché, car quelques dures qu'aient „ paru, a bien des gens, les atakes qu'il „ a trouvé bon de me faire, je n'ai pas laiffé „ d'en tirer un vrai profit. Je lui dois quel- „ que retour, quoique fon defsein n'ait pas

„ été de m'obliger. En m'indiquant mes  
 „ défauts, il m'a rendu, sans le savoir, un  
 „ véritable service d'Ami. ” Voilà ce qui  
 m'a fait prendre la résolution de t'aborder. Je  
 ferai charmé de n'avoir pas rencontré juste ;  
 Je t'en croirai, sans hésiter, sur ta parole.  
 Explique toi.

DIOGENE. De par *Jupiter*, puisqu'il  
 faut l'avouer, j'étois tout aussi sot que tu  
 le dis. Tu me rends, a ton tour, un service  
 plus grand que tu ne crois, en m'aidant a  
 depouiller un Personage embarrassant & for-  
 cé, tel que celui de vouloir paroître ce que  
 l'on n'est point.

ARISTIFE. Voilà précisément le sage  
 retour d'un Home qui raisonne, qui pense  
 juste & qui va droit au bonheur. Que de  
 Gens, qui se trouvent malheureux, se met-  
 troient parfaitement à leur aise, s'ils avoient  
 la force de prendre aussi promptement leur  
 parti ! Un aveu sincère de leur foiblesse est  
 tout ce qu'il leur en couteroit. Ce n'est que  
 l'affaire d'un moment.

DIOGENE. Il est certain, qu'en avouant,  
 d'un cœur net, les méprises de temperam-  
 ment, d'habitude, ou d'accident, c'est leur  
 doner un passeport, dans la Vie civile, qui  
 en fait les trois quarts & demi de l'excuse, &  
 qui la rend souvent complète.

ARISTIPE. C'est, a peu près, ce qui arriva à un Officier, d'un rang assez élevé, qui servoit sous *Miltiade*. Ce Général, le même jour du gain d'une Bataille, l'ayant aperçû, lui dit qu'il étoit surpris de ne l'avoir vû nulle part. *Dans quel Poste étiez vous*, continuât-il? *Dans un lieu*, répondit l'Officier, *où vous n'auriez pas osé vous tenir. Où donc?* repliqua fièrement le General. *Derrière le Bagage*, dit modestement l'Officier. *Miltiade* ne pût s'empêcher d'éclater de rire, de même que les Spectateurs. L'Officier ajouta: *Ma raison & mon devoir m'ont fait suivre sans résistance, la disposition que ma Patrie & mes Parens ont trouvé à propos de faire de moi: Mais la Nature bizarre ne m'a pas donné une Ame capable d'affronter le péril de sang froid. C'est en vain que j'ai fait tous mes efforts pour résister à cette foiblesse. Il n'a pas été en mon pouvoir de vaincre mon naturel. Je n'ai cependant intimidé personne. J'ai feint un Ordre, pour me tenir au lieu désigné. Toute l'Armée fût informée de cet aveu ingénu. On ne l'en estima pas moins Home d'honneur. Son Général le continua dans son Emploi, en ne lui donant que des Comissions, où la bravoure n'avoit rien a démêler. Il s'en aquita parfaitement. Si cet Officier avoit voulu trancher du faux brave & se justifier,*  
c'étoit

e'étoit un Home perdu. Les informations l'auroient condamné sans retour.

DIogene. Hé bien , ne voila-t-il pas la preuve de ce que je viens de te dire ?

ARISTipe. Très bien. Entre les Vertus sociales, la Sincérité tient le premier rang. Lorsque l'on pêche contr'elle, en cherchant à faire illusion, il est juste que l'on en porte la peine. Ce qui me surprend, c'est que l'Home, qui s'aperçoit d'assez bone heure, que sa Vie ne roule que sur le plaisir & la douleur, abandonne, pour une vaine fumée, le côté le plus gracieux, & le plus d'accord avec sa nature, pour donner, tête baissée, dans celui qu'il devoit fuir, à quelque prix que ce soit. N'est-il pas, tout à la fois, plus noble & plus satisfaisant d'avouer son erreur, que de s'en rendre la victime ?

DIogene. Je ressens moi même l'effet de ce que tu dis. Depuis nôtre dernier Entretien je te haïssois. Cette haïne qui me tourmentoit, me faisoit passer en revue mille moïens de te mortifier, tous plus impertinens les uns que les autres. Celui de te mépriser ne me donoit que bien peu de satisfaction. Présentement que me voila remis dans mon premier état, je suis aussi prêt à te dire tes vérités que jamais. Bien entendu qu'il te sera permis de me répondre sur le même ton, &

à moi de rire, ou de profiter de ce que tu me diras. Comme je t'ai de l'obligation, il est juste de t'en marquer ma sensibilité.

ARISTIFE. Très obligé de la reconnoissance. Après tout j'aime mieux avoir à essuier quelques traits de ta part, que de priver ma Patrie d'un Censeur de ton espèce. Les Persones raisonnables, d'éducation & de bon esprit, ne peuvent qu'y gagner. Quant à celles qui trouvent à propos d'en être blessées, je leur conseille, sans façon, de mettre la peine qu'elles en ressentent, plutôt sur le compte de leur Orgueil, que sur le tien.

DIOGENE. Sais tu bien qu'en m'encourageant de si bonne grace, je comence à entrevoir qu'il faut être judicieux dans tout ce que l'on fait & que par là tu me rendra le Métier plus difficile ? Mais qu'importe, c'est acquérir de la gloire, que de tendre à perfectionner ce que l'on fait.

ARISTIFE. C'est une vérité incontestable. Tout ce que l'on a mis, ou qu'on mettra en usage, pour corriger les Mœurs & anéantir les Vices, ne peut que tourner au bien de l'Humanité. A cet égard il manquera plutôt d'Ouvriers [que d'Ouvrage. Travailler, en ce sens, pour autrui, c'est travailler pour soi même. Qui exalte publiquement les prérogatives de la Vertu, s'engage nécessairement à devenir Vertueux.

**DIOGENE.** Puis que tu m'as mis en train de causer, il faut que je te dise qu'un très galant Home, de nôtre Ville de *Sinope*, aiant été ofensé par un Financier très opulent, dont le caractère n'étoit qu'un composé d'Orgueil & d'Avarice, résolut de s'en venger, en le mettant aux prises avec ses propres Passions. Etant, un jour, avec lui dans un grand Festin, composé de Persones d'élite, lors qu'il vit que *Bachus* començoit à operer, il prit son tems pour faire un éloge raisoné & brillant de l'Architecture : Il s'attacha fortement à prouver qu'un Home riche, généreux & de bon goût, travailloit, à coup sûr, à s'immortaliser, en décorant sa Patrie d'un superbe Bâtiment public. Nôtre *Crésus*, échaufé par le Vin, fût de cet avis, en ajoutant, d'un ton imposant, que si l'occasion s'en présentoit il ne la laisseroit pas échapper. Un des principaux Magistrats, qui étoit présent, l'assûra, que s'il étoit véritablement dans cette disposition, il se faisoit fort de lui en procurer une des plus honorables ; qu'il n'avoit, pour cela, qu'à lui doner, en présence de la compagnie, sa parole d'honneur. Ce que nôtre Home fit sans balancer. Dès le lendemain le Sénat lui fit faire une Députation respectable, avec laquelle, quoi qu'en grimaçant, il ratifia sa

promesse par écrit. Il s'agissoit d'un Bâtiment Académique, dont en suite, l'étendue & la magnificence du Plan, comencèrent à faire naître de vives inquiétudes & de cuisants repentirs dans l'Ame du Financier. Son Avarice lui faisoit chercher à parcourir tous les moïens imaginables pour operer une heureuse dédite; mais son Orgueil l'empêchoit d'essayer de les mettre en œuvre. Il tomba malade d'insomnie. La Fièvre survint, qui, fécondée des Médecins, l'eût, bien vite, couché dans le Tombeau. Ses Héritiers en remercièrent les Parques de grand cœur. Il remplirent noblement la promesse du Trépassé, & vidèrent, avec encore plus de plaisir, son Cofre fort, dans lequel on trouva pour la valeur de plus de dix Bâtimens pareils à celui dont le Plan seul, avoit contribué à brusquer la fin de ses jours. Que dis tu d'un Evénement aussi tragicomique ?

ARISTIFE. On feroit un Volume immense des Histoires de ceux qui ont été les malheureuses Victimes de la vaine Gloire. Un Recueil de ce genre seroit, peut être, plus utile à la Jeunesse, que les plus Savans Traités de Morale & les plus beaux Eloges de la Vertu. Un Pilote, qui conoit bien tous les Ecueils de nos Mers, prendra  
 tou-

toûjours la bone route ; Mais eclui qui ne fait que la route , peut , au moindre accident , se briser contre un Écueil , qui ne lui est pas conu. Le prémier défaut , chez les Homes , est dans l'Education. Les Péres ne peuvent , ou ne veulent pas instruire leurs Enfans , avec la patience & la manière convenable , de ce que le Monde & l'expérience leur ont aprise. Ceux à qui on les confie , à l'exception de quelques uns , sont des fortes de Machines , qui n'ont la tête remplie que de mots & de définitions , sans goût , sans caractère soutenu , n'envifageant , dans leur Emploi , que le profit qui leur en revient. Coment se flater que de jeunes Plantes prospèrent en de pareilles mains ?

DIogene. Il est clair , que des Homes qui n'ont ni vû , ni conu le Monde , ne fauroient avoir aquis de l'expérience. Cependant , c'est elle , bien mieux que les Livres , qui fait conoitre la véritable nature des Vices & de la Vertu ; c'est elle qui est seule capable de doner un caractère fixe , sans quoi on ne peut marcher qu'au hazard & à tâtons.

ARISTipe. De tous les Législateurs connus , il n'y a que *Licurgue* qui ait bien compris , que pour proeurer une parfaite Education , il faloit absolument joindre

l'Exemple aux Préceptes. Ce Principe , judicieusement appliqué suivant la constitution & le besoin de Chaque Etat , feroit merveille ; mais il n'est que trop vrai que les Etats , & sur tout les Villes libres de la GRECE , dont nous sommes environnés , ont aussi , come la nôtre , leur vaine , Gloire & leur Orgueil particulier. Nous voions l'une se négliger contre les surprises, quoi que très exposée , tandis qu'une autre se ruine à entasser Mur sur Mur, pour se garantir d'une attaque qui n'aura peut être jamais lieu. Là on ne réserve les droits les plus précieux, que pour quelques Familles. Ici on reçoit & on s'associe le premier venu. Celle ci a mis en dépense son Revenu annuel , avant qu'il soit entré. Celle là thésaurise & ne considère pas, que des Etablissements avantageux & l'encouragement des Talens font fleurir un Etat; en même tems qu'ils augmentent sa puissance ; au lieu qu'un amas considérable d'Or & d'Argent peut devenir une amorce très capable de tenter la cupidité d'un Voisin entreprenant. Cependant toutes , à les entendre, se conduisent en perfection. S'il y a quelques défauts , c'est chez le Voisin qu'il faut le chercher.

DIOGENE. L'extrême différence qu'il y a cependant des unes aux autres prouve manifestement, que cette perfection , dont on

se vante, n'existe que dans l'imagination. La saine Raïson peut bien admettre de certaines exceptions; mais elle ne s'est pas encore avisée de concilier le blanc & le noir.

**ARISTIFE.** La cause de cette disposition prend sa source de ceux qui les premiers ont été apellz à gouverner: Ils ont laissé dans leur Etat quelques traces de leur caractère, où de leur goût dominant. Semblables en cela aux Médecins, qui conseillent toujours la qualité de Vin qu'ils aiment le mieux, à leurs Malades. Toute la différence qui s'y trouve, c'est qu'après la mort de son Médecin, on peut passer du blanc au rouge, du couvert au clair; mais dans un Etat, les vieux Conseillers ne permettent guères les changemens, quelques bons qu'ils soient. Une sorte de gloire, assez relative à l'Amour propre particulier, les y engage très naturellement. Aussi lors qu'il est question de se donner de nouveaux Collègues, ils ont grand soin de ne prendre, autant qu'ils le peuvent, que des Sujets fournis & disposez à penser come eux, afin de conduire toutes les Affaires sur le ton qu'ils ont pris depuis long-tems & à leur gré.

**DIOGENE.** N'ont ils pas raison? Pourquoi chercheroient ils les Homes qui, pour tout mérite, n'ont en tête que ce qu'ils

apellent **Amour de la Patrie & du Bien public**, qui ne réservent leurs soumissions, leurs respects & leurs égards que pour la Loi seule; qui se plaisent à contrôler, sans miséricorde, tout ce qui s'en écarte, ou qui n'y est pas intimément conforme, tandis qu'ils en peuvent choisir d'autres, qui en tout sens, les valent bien, dont les Cœurs sensibles aux fleurs de l'Eloquence & à la force d'un Discours pathétique, remplis d'ailleurs d'une confiance légitime, se font un plaisir de se rendre les Trompettes & les Apologistes des résolutions prises, sans s'être trop fatigué l'esprit pour en conoitre le fond & l'excellence?

ARISTIFE. Je ne t'atendois pas là. Tu prends le ton d'un autre, qu'il est bien difficile de soutenir long-tems.

DIOGENE. Tu veux dire de *Socrate*. Mais, à propos de ce digne Homme, fais tu que nos *Athéniens* sont tous réjouis & très glorieux de ce qu'il a dit en plusieurs occasions, que l'étude qu'il avoit faite de toutes les Sciences, lui avoit appris qu'il *savoit qu'il ne savoit rien*? Il n'y a Fils de bone Mère, qui ne se félicite d'avoir un tel Camarade: S'ils aperçoivent un de nos premiers Philosophes, ils le montrent au doigt; *Ils s'écrient, Voila un très Savant Homme qui ne fait rien!* La Scène est réjouissante.

ARISTIPE. Je pardonne à des Ignorans, ou à des Imbéciles, de prendre à la lettre cette déclaration de *Socrate*. Il est cependant vrai, à ce que je crois, qu'il n'a voulu dire autre chose sinon; *Que l'Etude la plus soutenue & la plus éclairée, n'atteindra jamais à la perfection: Que quelque connoissance qu'on puisse aquérir, par l'inspection des effets, on ne pourra jamais porter un jugement certain sur la cause.* Ce n'est sûrement qu'après de profondes méditations, que *Socrate* s'est expliqué sur ce ton là. De sorte, que dans son seul aveu, il y a plus de raison & de science, que dans toutes les têtes de nos Sophistes & de nos Philosophes les plus estimez.

DIogene. C'est à dire, suivant ton explication, qu'il faut aquerir de grandes lumières, étudier à fond toutes les Sciences & s'embarquer dans des méditations à perte de vue, pour *savoir qu'on ne fait rien.*

ARISTIPE. Sans contredit. Sera-ce l'ignorance qui nous enseignera à distinguer le vrai d'avec le faux, le possible de l'impossible, le naturel de l'artificiel? Elle qui, incapable d'examen, a reçu les Prodiges les Métamorphoses, les Superstitions, les Oracles, come des Faits certains & incontestables, ou come des Usages sacrés & intimement essentiels? *Socrate* n'a donc pas voulu faire l'Apologie de l'Ignorance, ainsi que quel-

ques uns se le font folement imaginer. Mais, indépendamment du but que je t'ai exposé, il a pû avoir le dessein d'apprendre aux Hommes, en se donant lui même pour exemple, a ne pas s'enorgueillir des lumières & des connoissances qu'ils ont eu l'avantage d'aquerir, en les réduisant à leur juste valeur. Peut être encore a t-il voulu désirmer l'envie, par un aveu aussi modeste, & bien capable de la réduire au silence. La véritable Gloire & le Mérite solide inspirent aussi facilement la modération, que l'Amour propre mal dirigé engendre l'Orgueil.

DIogene. En vérité je t'admire. Je sai que tu n'ignores pas que le même *Socrate* s'est expliqué une fois sur ton compte, d'une manière à ne pas trop réjouir ton Individu. Cependant, au lieu de t'en venger, il semble que tu prens plaisir à faire son apologie.

ARISTipe. Mes erreurs & mes défauts n'ont rien à démèler avec ses sentimens & ses Vertus. Il a pû être fondé à parler de moi come il a fait. Je ne dois pas l'être moins, lors que je parle de lui.

DIogene. Encore une fois tu m'étones. Je n'aurois jamais crû qu'un Home aussi occupé de son ventre, que tu en as la réputation, eut poussé la Philosophie jusques là.

ARIS-

ARISTIFE. J'avoue qu'il faut de toute nécessité que mon Ame s'occupe de mon tempéramment ; mais il n'a aucune influence sur cette parcelle divine , quand il s'agit d'une Vérité essentielle.

DIogene. Je te veux croire ; mais il faut , pour te conduire ainsi , que tu te sois fait quelque principe particulier. Veux tu m'en faire part ?

ARISTIFE. Je n'ai rien à te refuser. Ce principe n'a de particulier que sa grande simplicité. Si ce que l'on dit de moi à un fondement légitime , je passe condamnation ; & s'il y a du vicieux , je fais mes efforts pour m'en corriger. Mais si ce n'est que médisance , ou même calomnie , je laisse à mes Actions passées , présentes & à venir , le soin de me justifier , & non à mes paroles.

DIogene. Voila qui frise l'Héroïsme. Je ne suis plus surpris de ta tranquillité sur les attaques que l'on te fait. Si elles sont fondées , tu en fais profiter. Si elles ne le sont pas , tu t'en moques. C'est le moien de vivre toujours en repos & content de soi-même.

ARISTIFE. Je ne refuse cependant pas des éclaircissémens , si l'on en exige ; mais je ne serai jamais assez fou , que de publier le mal que l'on s'avisera de dire de moi , afin d'avoir le plaisir onereux de m'en justifier.

Les

Les plus judicieux de ceux qui vous écoutent, croient faire beaucoup d'en rabatre la moitié. Je resterai donc chargé d'une partie de la fausse imputation. Ne vaut il pas mieux, en gardant froidement le silence, la laisser rentrer, dans le Néant, d'où elle n'auroit jamais dû sortir ?

DIOGENE. De par la sage *Minerve*, on ne peut mieux dire ! Si tout le monde te ressembloit nous reverrions le Siècle d'or. Je m'entretiendrois, très agréablement avec toi, le reste du jour. Mais j'aperçois un de tes Amis, qui te fait signe de le joindre. Prends cette marque de mon attention pour tes plaisirs, come une preuve certaine de mon estime. Quand tu voudras nous en dirons deux mots. La Matière nous manqueroit elle ?

ARISTIFE. Ton invitation me plait & j'en profiterai. Je n'y mets qu'une petite condition.

DIOGENE. Oh, oh ! Quelle est donc cette réserve. Parle.

ARISTIFE. C'est que je te trouve toujours aussi franc & aussi modéré que tu l'as été aujourd'hui.

DIOGENE. Et toi aussi raisonnable. Serviteur.



# LA PARESSE

## O D E.

**P**OUR une Nimphe immortelle,  
 Je sens les plus vifs transports :  
 Muse, à l'ardeur de mon Zèle,  
 Mêle tes brillants accords.  
 Loin le prophane Vulgaire,  
 Le peu de sens qui l'éclaire,  
 De ténèbres combattu,  
 Le porte dans ses caprices ;  
 A confondre entre les Vices,  
 La plus aimable Vertu.

Séduifante & douce Fée,  
 Dont les attraits gracieux,  
 Font succéder à Morphée,  
 Des plaisirs délicieux :  
 C'est Toi, PARESSE amusante ;  
 Qui des faux biens que l'on vante,  
 M'as fait voir la vanité.  
 Dès lors, plein de tes Maximes ;  
 De tes faveurs légitimes,  
 J'ai fait ma félicité.

Que je plains l'Avare sombre ,  
 Qui méprisant tes Vertus ,  
 Ne tend qu'à grossir le nombre ,  
 Des Favoris de *Plutus* !  
 Des Biens les plus estimables ,  
 Il fuit les douceurs aimables ,  
 L'Or seul le possède entier.  
 Il meurt. Ses Trésors en proie ,  
 Font le comble de la joie ,  
 De quelqu'indigne Héritier.

Ce Mortel qui se fatigue ,  
 Pour flater ses passions ,  
 S'acquiert le nom de Prodiges ,  
 Seul prix de ses actions.  
 Tout l'excite ; tout le tente.  
 Enfin , contre son atente ,  
 Réduit à l'extrémité ,  
 Il voit ceux , dont les Caresses ,  
 Ont provoqué ses largesses ,  
 Rire de sa pauvreté.

Loin de moi , funeste exemple ,  
 De ce farouche Guerrier ,  
 Dont l'audace ne contemple ,  
 Que la mort , ou le laurier.  
 Ciel ! Suivrois-je un Frénétique ,  
 Dont le Cœur fier ne s'applique ,  
 Qu'à faire des Malheureux !  
 Qui traîne par tout Guerre ,  
 N'aspire qu'à voir la Terre ,  
 Réduite en Déserts affreux !

L'Indolence qui me guide,  
Méprise ce triste honneur.  
Est-ce donc par l'homicide,  
Qu'on parvient au vrai bonheur ?  
Ou, fût-il de l'Avarice,  
Adoptant le noir caprice,  
Suivre l'odieuse Cour ?  
Ou, du Luxe qui nous trompe,  
Chérir l'éclat & la pompe,  
Pour me perdre sans retour ?

Non. Libre d'inquiétude,  
J'écarte les vains desirs.  
Dans une facile étude,  
Je goûte de vrais plaisirs.  
De ma Couche solitaire,  
J'entrevois qu'à la Chimère,  
Chacun dresse des Autels.  
Mais loin que je m'en irrite,  
Je ris, avec Démocrite,  
Des sottises des Mortels.

Dans ce tranquille refuge,  
Rien ne résiste à mes Vœux.  
Rois, Princes, Grands, je vous juge,  
Malgré vos titres pompeux.  
Et vous, Beutez atraïantes,  
Vos airs, vos graces riantes,  
Viennent fléchir sous ma loi.  
Palais, Campagnes fleuries, ...  
Dans mes douces Réveries.  
Tout semble être fait pour moi !

*Journal Helvétique*

Esclave de ses Maximes ,  
Vulgaire impétueux ,  
admet , pour Vertus sublimes ,  
de des brillants fastueux.  
ans ses jugemens , trop libre ,  
rdant le juste équilibre ,  
chancelle à chaque pas :  
d'un bien , dont le vrai Sage ,  
ait un ravissant usage ,  
meconoit les apas.

Qui fuit l'aimable P A R E S S E ,  
ral de véritables biens.  
ie de Sages dans la Grèce ,  
it chéri ses doux liens !  
si même , O superbe Rome !  
i m'ofres plus d'un Grand Home ,  
chanté de ses douceurs.  
s du joug d'un faux Principe ,  
s Partisans de Chrifipe ,  
it recherché ses faveurs.

Jadis que fut *Diogène* ,  
le vance l'Antiquité ?  
ennemi de toute gêne ,  
ami de la liberté.  
indolence cinique ,  
s Sectateurs du Portique ,  
trionphé mille fois.  
coré de sa Beface ,  
a vû sa noblẽ audace ,  
mettre au dessus des Rois !

Dans les bras de la Victoire,  
 Quel Home étoit *Luculus*?  
 Yvre de sa propre gloire,  
 Fier, cruel & rien de plus.  
 Mais, rangé sous ma D'ESSR,  
 Les Graces, la Politesse,  
 Ornent ses fameux Repas.  
 Son loisir le rend utile;  
 Et cette Vertu tranquile,  
 Fût celle de *Mecenas*.

Fiére & mortelle Ennemie,  
 De l'injuste Ambition,  
 Par elle l'Ame affermie,  
 Bannit toute passion.  
 Elle abhorre les Bassesses;  
 Par le faste des Richesses,  
 Le Cœur n'est point excité.  
 Justes, doux & plus flexibles,  
 Elle nous rend moins sensibles,  
 Aux traits de l'Adversité.

Mais la sage Providence,  
 Qui forma cet Univers,  
 Aux Mortels, avec prudence,  
 Donna des penchants divers.  
 Que ceux de qui l'Ame avide,  
 N'a que le seul Gain pour guide;  
 S'agitent pour nos besoins.  
 Nous que la Raïson éclaire,  
 Contents du seul nécessaire,  
 Fuyons d'inutiles foins.

- „ C'est ainsi qu'en ma Jeunesse ,  
 „ Plein de feu pour les beaux Vers ,  
 „ J'éluois de la tristesse ,  
 „ Les dégouts & les travers.  
 „ Plus mûr, sans être plus sage ,  
 „ En fouriant, j'envisage ,  
 „ La voie où je scûs marcher ;  
 „ Et la Fortune interdite ,  
 „ Semble aprouver ma conduite ,  
 „ Sans me fuir, ni me chercher.

L'Ode que l'on vient de lire, fut composée en 1720. & imprimée à Paris dans le *Mercur de France* du Mois de Février 1725. Je l'ai depuis corrigée, diminuée & augmentée. Il est juste de rendre à son País ce qui lui appartient. Le tout sans préjudice de la Critique, que l'on trouvera à propos d'en faire. Je déclare d'avance que je n'en tirerai que du plaisir & du profit, si elle est exécutée avec goût & discernement, par un Juge compétent & de bonne foi; c'est à dire diamétralement opposée à celle que l'on fit, il y a environ 15. ans de mon *Ode sur l'Avarice*, dont les suites ont pû divertir, quelques fois, les Lecteurs du *Mercur Suisse* d'alors. Je ne dis point ceci pour faire de la peine à personne. Je doute d'ailleurs que le rapel du passé soit capable de produire cet effet. Pour ce qui me regarde, le souvenir m'en plaît & me réjouit. Les amusements literaires doi-

vent au moins tendre là ; sinon c'est les détourner, par humeur, de leur véritable fin. Au surplus je n'ai pas entendu sous le mot de *Paresse*, ce que les C. R. appellent un des sept Péchez mortels ; mais une disposition mitigée entre l'indolence & la mollesse, qui produit une espèce de *quietude*, que les honnêtes gens entendent fort bien. Aussi les Epithètes de *Pareseux*, ou de *Pareseuses* ne font elles jamais prises en mauvaise part. En voilà, je crois, suffisamment là dessus.

Genève le 18. Avril 1752. MARCET, de  
Mésières.



## QUESTION.

ON demande : *Quel est le plus malheureux, ou celui à qui tout le Monde déplaît, ou celui qui déplaît à tout le Monde.*

On prie les Persones, qui voudront bien se donner la peine de discuter & de résoudre cette Question, d'établir avec force les raisons qu'elles croiront devoir autoriser leur opinion ; mais que l'Ouvrage n'excede pas 4. à 5. pages du format de ce Journal, afin qu'en cas qu'il y ait plusieurs Pièces, nous puissions les produire, sans courir le risque de fatiguer nos Lecteurs.

•••••

## AUTRES QUESTIONS

*Singulières.*

MESSIEURS.

**A** l'ocasion d'un Procès fort bizarre, qui va faire grand bruit à l'Oficial, & qui amuse déjà tout nôtre Public, on mettra bien tôt sous Presse un *Factum*, où l'on traite ces quatre Questions.

1°. Si un Home de Lettres, qui a passé toute sa jeunesse dans la retraite & dans le travail du Cabinet, est plus âgé à 30. ans, qu'une Fille du Monde à 24.

2°. Quel des deux est le plus capable d'agacer, & le plus propre à séduire l'autre ?

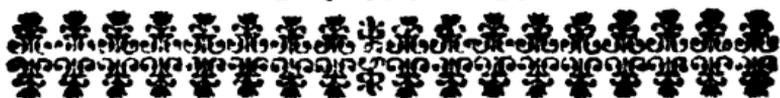
3°. Une Fille de cet âge, qui sort d'une violente passion, dont l'Objet a deserté, peut elle acuser de Sortilège le premier venu qui lui en inspire une nouvelle ?

3°. En tout cas pourroit-elle être reçue à former cette acufation, après quatre ans de Mariage ?

On vous prie, MESSIEURS, de proposer ces mêmes Questions à vos Jurisconsultes Suiffes, de qui on atend plus d'éclairciffemens là dessus, que du Droit Canon.

J'ai l'honneur d'être &c.

LIEGE, le 4. Mai 1752.



## GUILLAUME TELL.

Trait historique, à Mr. le Président L. F.....  
Comte de P..... Censeur Roial.

**C**OMTE, daignés recevoir dans ces Vers,  
 Les premiers Essais de ma Muse;  
 Quand je vous les présente, ai-je besoin d'excuse?  
 Je veux montrer à l'Univers,  
 Combien j'estime l'avantage,  
 De conoitre en vous un vrai Sage,  
 Qui d'un aveugle sort fait braver les revers;  
 Dont les Ecrits charmants ont le sel & la grace,  
 Qui plait par mille traits divers,  
 Et que donne le Dieu qui préside au Parnasse.  
 Passés moi cette liberté,  
 Pour l'approuver, recherchés en la cause;  
 On tait rarement une chose,  
 Dont nôtre amour propre est flaté!

Ce n'est pas par le fer & par la violence,  
 Qu'on vit jamais un Potentat,  
 Dans un juste milieu contenir la balance;  
 L'Equité fut toujours la baze d'un Etat.  
 Une odieuse tiranie,  
 N'asfermit pas l'Autorité;  
 Et quand la Justice est bannie,  
 Souvent, c'est dans les fers que naît la Liberté!

L'Histoire en fournit un exemple :  
 Près de la Nation , qui cultive ces lieux ,  
 Où marchant sur les pas de ses braves Aïeux ,  
 Le Suisse, à la Vertu, conserve encor un Temple ;  
 Assis au rang des Empereurs ,  
 ALBERT entretenoit alors des Gouverneurs ,  
 Et dans Ury , Grisler maintenoit sa puissance :  
 De son Monarque Esclave ambitieux ,  
 Il chérissoit come lui la vengeance ,  
 Et pour exécuter ses projets odieux ,  
 Il ne rougissoit point d'opprimer l'innocence.  
 Dans le Marche d'Altorf, lieu de sa résidence,  
 Dépouillé de son bois , il élève un Ormeau ,  
 Des Arbres du Canton le plus droit, le plus beau,  
 Des Ormeaux en un mot le Roi par excellence ;  
 Fait placer au sommet un infamé Chapeau ,  
 Et veut que devant lui la Nation fléchisse ,  
 Ainsi qu'au Gouverneur , témoigne son respect ,  
 Et que le Rebelle péricasse ,  
 Qui , sans s'être incliné , soutiendra son aspect.  
 Ainsi CALIGULA dans Rome ,  
 Fit un Consul de son Cheval ,  
 Et, chaque jour, plus d'un grand Home,  
 Se prosternoit devant l'orgueilleux Animal.  
 Redoutant déjà le suplice ,  
 Le Peuple de tous ces Hameaux ,  
 Du barbare Grisler suit bientôt les Drapeaux ,  
 Pour éviter une source de maux ,  
 Que leur préparoit sa malice.  
 TELL , seul entre mille Habitans ,

Méprise sa colère & n'en voit rien à craindre ;  
Ce Héros vertueux n'est pas instruit à fendre,  
Et ne conut jamais l'art de céder au tems.

Père tendre, Ami vrai, zélé pour la Patrie,  
Ira-t-il fléchir les genoux,

Et détourner, par une Idolatrie,  
Du Tiran inhumain le superbe courroux ?

Une Âme vraiment généreuse,  
Ne sait pas se livrer en Esclave à la peur,

Et pour suivre une voie honteuse,  
S'écarter des sentiers que lui prescrit l'honneur.

Deja la Foudre, sur sa tête,

Se forme & gronde dans les airs.

TELL, voit, sans être ému, s'approcher la tempête.

On le saisit, on le met dans les fers.

Le Gouverneur, pour assouvir sa rage,  
Prépare à son Captif le plus tragique sort ;

Mais le Coupable, par sa mort,

Expieroit-il assés l'outrage ?

Il veut que dans le même instant,

Sucombent sous ses coups le Fils avec le Père.

Ce jour affreux arrive, & le Soleil l'éclaire,

Qui doit voir périr l'Innocent !

Tout est prêt pour le sacrifice.

Le Tiran parle ; Tell est conduit devant lui.

La Justice fait son apui ;

Mais que peut-elle où triomphe le Vice ?

Affise sur le Tribunal,

La Fureur dicte la Sentence,

Et l'impitoiable Vengeance,

*Prend de sa main le trait fatal.*

Ce n'est pas en vain qu'on m'ofense  
*S'écrie en cet instant le Barbare irrité,*  
 Tu vas sentir l'effet de ma puissance,  
 Et recevoir le prix de ta témérité:  
 Mais tu chéris un Fils digne de ta tendresse.  
 Il peut encor sauver tes jours,  
 Ton sort dépend de ton adresse,  
 Et contre le péril, je t'accorde un secours:  
 Par mes soins sur sa tête une Pome est placée;  
 Il faut que par ton bras une Flèche lancée  
 Percé le fruit, sans toucher cet Enfant.

*Tell atendoit la mort, sans crainte, sans alarmes,*  
*Le Peuple consterné versoit sur lui des larmes,*  
*Seul dans son infortune il se monroit constant;*  
*Mais sa fermeté l'abandonne:*

Le Trépas n'a rien qui m'étonne,  
*Dit alors au Tiran ce Père malheureux;*  
 Mais que tu fais bien l'art de me le rendre  
 affreux!

Tu peux m'ôter la Vie, elle m'est importune;  
 Tes Présens à ce prix ne sont pas de vrais  
 Biens;

Je n'exposerai point, aux coups de la fortune,  
 Des Jours que je voudrois racheter par les  
 miens.

Vous mourez donc tous deux. Gardes,  
 qu'on les faisisse,  
*Reprend le Gouverneur,* qu'on les traîne au  
 Suplice.

Le Ciel en ma faveur pourra se déclarer ;  
 Il guidera mes coups , & j'ose l'espérer.  
*Lui répond Tell , & d'une main tremblante ,*  
*Il prend son Arc , le trait perce les airs ,*  
*Ateint le but , surpasse son atente ,*  
*Sauve son Fils & rompt ses propres fers :*  
*Une Flèche rejtoit pendue à sa ceinture :*  
 Quel étoit ton dessein lui dit Grisler surpris ?  
 Sans qu'il soit besoin de torture ,  
 Que j'en fois éclairci ; ta grace est à ce prix.  
 Tu le sauras, dit Tell, d'un air plein d'assurance.  
 Et ton espoir ne sera point trompé :  
 Si mon Fils par sa mort eût rempli ta ven-  
 geance ,  
 Tu ne m'aurois pas échapé ,  
 Perfide ! J'ai promis de te sauver la Vie ,  
*Reprend Grisler , de colère emflammé ;*  
 Mais pour punir ta criminelle envie ,  
 Il est d'autres ressorts dont mon bras est armé.  
 Dans un affreux Cachot , qu'on traîne le  
 Rebelle ;  
 Dans le sein des tourments qu'il déplore  
 son sort ,  
 Et que sa voix en vain appelle  
 A son secours l'inéxorable Mort.  
*Les Bourreaux , à l'instant , saisissent la Victime ,*  
*Sa vertu les irrite , & Grisler les anime.*  
*Près de Lucerne un Fort , apellé Kussenact ,*  
*Entouré de Rochers , s'élève sur le Lac ,*

*Au sein de mille Ecueils aux Voüageurs sinistres.  
C'est là que du Tiran les barbares Ministres ,  
Devoient conduire le Captif.*

*Grisler ose avec eux s'embarquer sur l'Esquif.*

*Déjà les Vents enflent les Voiles ,  
Du liquide Elément le Vaisseau fend les flots ,  
La Terre fuit aux yeux des Matelots ,  
Et la Nuit dans le Ciel fait briller les Etoiles ;*

*Mais bientôt des Dieux en couroux ,  
Le Bras vengeur frappe de justes coups :  
Un Ciel serein fait place à d'épaisses ténèbres ;  
Et l'Air couvert d'Ombres funebres ,*

*Fait réentir au loin d'horribles siflements ,  
Que la Foudre acompagne en longs mugissements.*

*Par une route , aux Mortels inconnüe ,  
L'Esquif s'élève jusqu'aux Cieux ;  
Bientôt précipité du plus haut de la Nië ,  
Un Abîme obscur s'offre aux yeux.*

*L'éfroi se peint sur les visages ,  
S'empare des Esprits & glace les courages.*

*TELL goûtoit les douceurs d'un tranquile repos.  
C'est dans les grands périls qu'on conoit le Héros.  
Le Pilôte pâlit , il se trouble , il s'écrie ,  
Mon art est impuissant , pour vous sauver la  
vie ,*

*Pour nous faire périr Eole a conspiré ,  
Et déjà contre nous les Dieux ont conjuré :  
Mais , Seigneur , délivrés le Captif de ses  
chaînes ,  
Seul d'entre les Mortels il peut finir nos  
peines ,*

Je Pai vû mille fois , dès ses plus jeunes ans,  
Braver l'Onde écumante , & la fureur des  
Vents.

*A l'instant délié, TELL, rempli d'assurance,*  
*Dans le Cœur du Tiran fait naître l'espérance;*

*Déjà par un heureux effort ,*  
*D'une Roche escarpée il approche le bord ,*  
*S'élançe, & d'un pied sûr , que guide la fortune,*  
*Rend la triste Nacelle au courroux de Neptune ;*  
*Les jours de l'Innocent ne sont plus exposés ,*  
*Déjà , par son salut , les Cieux sont apaisés.*

*Arrivé dans le Port, le Gouverneur prend terre,*  
*TELL, pour se délivrer d'une cruelle Guerre,*  
*Couché pres d'un Buisson, le mesure des yeux,*  
*Et d'un bras menaçant , qu'anime la colère ,*  
*Pour punir les rigueurs d'un barbare Adversaire,*  
*Lance aux Tiran un trait victorieux.*

*Déjà la Renommée annonce sa Victoire :*

*Déjà , par d'heroïques Sons ,*  
*Mille Voix célèbrent sa gloire ,*  
*Et par d'immortelles Chansons ,*  
*Portent son nom au Temple de Mémoire ,*  
*Bientôt l'Helvétien se réveille à la voix*  
*De la Liberté renaissante ;*  
*Bien-tôt la Suisse triomphante ,*  
*D'ALBERT ne conoit plus les tiraniques Loix.*

*C'est ainsi que la violence ,*  
*Change souvent les Captifs en Vainqueurs :*  
*La douceur seule & la clémence ,*  
*Par des liens puissants captivent les grands Cœurs.*



## ODE ANACREONTIQUE.

**C**Esséz , jeune & belle Thémire ,  
 De me déguiser vos tourmens ,  
 J'ai deviné vos Sentimens ,  
 Et le Dieu qui vous les inspire.

*Souvent une aimable rougeur ,  
 Malgré vous trahit vòtre flamme ,  
 Et vos yeux expriment l'ardeur  
 Du feu qui consùme vòtre Ame.*

*Je vous entendis l'autre jour ,  
 Soupirer dans une retraite ,  
 Et joindre le nom de l'Amour ,  
 Avec celui de Timarette.*

*Vous , qui vous moquiés des Amans ,  
 De leurs fers & de leur tendresse ,  
 Et qui papilloniaiez sans cesse ,  
 Vers de nouveaux amusemens.*

*Sauvage rêveuse inquiète ,  
 Vous vous plaisez dans les Forêts ,  
 Déjà vous trouvés moins d'atraits  
 Aux doux accens de ma Mûssette.*

*L'Au-*

L'Aurore , de ses premiers feux ,  
 Fait elle briller la lumière ,  
 Sur le Cristal d'une Onde claire ,  
 Vous fixés déjà vos beaux yeux.

Vos Cheveux , au gré du Zéphire ,  
 Ne flotent plus come autrefois ;  
 Et tels que vous , belle Thémire ,  
 Ont subi de nouvelles Loix.

Chaque jour d'une avide main  
 Vous cueillés les Fleurs les plus belles ,  
 Et vous en parez vôtre Sein ,  
 Mille fois plus éclatant qu'elles.

Ah ! Bergère , de vôtre Cœur ,  
 L'Amour s'est enfin rendu Maître ;  
 Vous ressentés enfin l'ardeur  
 Que vous fites si souvent naitre.

Vous cachés vos feux vainement ,  
 Vainement vous les voulés taire ;  
 Si vôtre bouche les dément ,  
 Vos yeux n'en font plus un mystère :

Mais cessez de vous alarmer ,  
 Chaque Belle à son tour s'engage ;  
 Qu'à la honte de l'Esclavage  
 Succède le plaisir d'aimer.



I. Il y a d'abord un très beau *Discours sur la Poésie*.

II. EPITRES, sur le *Goût*, sur les *Mœurs*, contre le *Libertinage*, sur l'*Indépendance*, sur l'*Amour de la Patrie*, sur l'*Ambition*.

III. Diverses Pièces de Poésies, sur la *Cour*, la *Superstition*, l'*Orgueil*, la *Mode*, la *Vertu*, l'*Home*, la *Volupté*.

IV. Réflexions sur les *Passions* & sur les *Goûts*, & principalement sur l'*Amour*.

V. Suite des Reflexions sur l'*Amour*. Le *Nouvel Elisée* à Mr. De \*\*\*.

VI. Réflexions sur la *Métromanie*: L'*Inconstance pardonnable*, Ode Anacréontique: *Portrait de l'Amour*: *Le Temple du Plaisir*: *Souper d'Eté*.

VII. Réflexions sur la *Curiosité*.

VIII. Réflexions sur le *Goût de la Campagne*.

IX. Il y a ensuite plusieurs autres belles Pièces de Poésie: L'*Amour* & les *Nymphes*, L'*amour Papillon*, Odes Anacréontiques: A une Dame sur la Traduction du *Traité de la Mort* par *Scherlock*: Description Poétique du *Matin*: Le *Monde Poétique*: *Impromptu*, à une Dame de 80. ans: Réponse à une Dame, qui demandoit qu'on corrigeât ses *Vers*: Epitre à mes *Dieux Pénates*: Epitres à Mr. *Du Clos*; à M. le Comte de *Forcalquier*; sur la *Paresse*; sur l'*Hiver*; aux *Graces*; à Mr. de *Fontenelle*.

Nos Lecteurs se rapelleront d'avoir vu, dans nôtre Journal, quelques unes de ces belles Pièces de Poësie, que nous venons d'indiquer.

**O**N imprime encore à Genève par souscription chez Mrs. Barillot & Fils, une Nouvelle Edition des *Mémoires de Maximilien de Béthune, Duc de Sully*, en 8. Vol. in 12. Le mérite de cet Ouvrage est si bien établi, qu'il nous dispense d'en faire l'Eloge. Les Emplois les plus importans du Royaume, conferés par le Roi HENRI IV. au Duc de Sully, suffisent pour doner une juste idée de l'étendue de Génie & des éminentes qualités de ce Ministre. Il n'est donc pas étonant, que ses *Mémoires* aient été si goûtés, & qu'ils soient encore si recherchés. Les Editions qui en ont été faites, se sont trouvées enlevées presque au même tems qu'elles ont paru. L'Edition que l'on propose, & qui est fort avancée, sera de la moitié meilleur marché, que celles de France, & beaucoup plus correcte. Le prix est L. 7: 10. courant de Genève, dont on paiera L. 4: 10. en souscrivant, & L. 3. en retirant les 4. derniers Volumes. On pourra souscrire en Suisse chez des principaux Libraires, & spécialement à Neuchâtel, chez Mrs. Boive & Comp.



## EXEMPLE frappant d'Ingratitude, ou Histoire de Gio-Batista Arigoni.

**D**E tous les Vices qui deshonnorent l'humanité, il n'y en a point de plus généralement condamné & qui inspire plus d'indignation & plus d'horreur que l'Ingratitude; cependant il n'y en a point de plus comun dans le Monde. D'où peut venir une contradiction si manifeste? Coment des Homes, qui regardent les Ingrats come des Monstres, peuvent ils se résoudre à le devenir eux-mêmes à la première occasion? C'est là une de ces contrariétés que nous voions tous les jours, & qu'un ancien Poëte a très bien exprimé par ces Vers:

. . . . *Video meliora, proboque ;  
Deteriora sequor.*

Une Histoire arrivée à *Londres*, mais dont le dénouement s'est passé dans le nouveau Monde, prouvera à quels excès d'ingratitude le Cœur humain est capable de se laisser aller & pourra fournir des Instructions très importantes.

Gio-Battista Arigoni, Fils unique d'un  
 riche Négociant de Florence, fut élevé par  
 son Père avec ces complaisances aveugles  
 qui ne produisent jamais qu'une fort mau-  
 vaise éducation, aussi devint il un très  
 mauvais sujet. Son Pere se flata qu'en le  
 faisant appliquer au Commerce, il viendroit à  
 bout de le coriger des vices qu'on remarquoit  
 en lui. Dans cette vüe, à l'âge de 16. Ans il  
 le mit dans son Comptoir & le tint sous ses  
 yeux & sous sa conduite jusques à 19. qu'il  
 lui échapa pour aller vivre ailleurs à sa fan-  
 taisie & conformément à ses mauvaises in-  
 clinations. Il n'en avoit alors que trois do-  
 minantes, les Femmes, le Vin & la passion  
 de voïager. Pour se satisfaire sur ces trois  
 points favoris, le jeune Arigoni, en s'écha-  
 pant de la Maison paternelle, en emporta  
 environ un milier de Pistoles auxquelles il  
 joignit quelques Bijoux, come Montre, Fa-  
 batière d'Or, Bagues de brillans & autres  
 petits Meubles de cette espèce. Muni de ce  
 petit Trésor, il alla d'abord à Livourne,  
 de là à Rome & ensuite à Naples. Là aiant  
 fait la conoissance d'un Seigneur Anglois,  
 qui retournoit à Londres, il le pria de lui  
 permettre de l'accompagner dans ce Voïage.  
 Come il étoit parfaitement bien mis, Milord  
 P\*\* le prenoit pour un jeune Seigneur

*Italien*, qui voïageoit incognito pour s'instruire : Il consentit donc sans peine à sa demande & ils passèrent la Mer ensemble.

Arrivé à *Londres*, Milord P\*\* qui, dans le trajet, avoit pris du goût pour le jeune *Arigoni*, lui donna quelques instructions pour se conduire sagement dans cette grande Ville ; & il eut la bonté de l'introduire dans plusieurs Compagnies distinguées, où, sous les auspices d'un semblable Patron, il fut très bien reçu. *Arigoni* le remercia de ses bontés & lui promit d'en profiter ; mais, à l'exemple de la plupart des jeunes Gens, les sages & utiles Instructions du Milord, & les démarches qu'il avoit faites pour le mettre dans le bon chemin, ne firent sur lui qu'une impression fort superficielle, & ne l'empêchèrent point de tomber dans le précipice que ce Seigneur vouloit lui faire éviter. Entraîné par son penchant violent pour les Femmes, dont les attraits sont plus séduisans en *Angleterre* qu'en beaucoup d'autres Pais, il tomba bientôt dans les filets de celles qui subsistent aux dépens des fots qui s'y laissent prendre.

Un soir qu'il revenoit chez lui vers les dix heures, une de ces dangereuses Sirènes l'ayant accosté au clair de la Lune, qui pour lors étoit fort brillante, le jeune *Arigoni*, la trouvant

extrêmement jolie, lui proposa un souper, qu'elle accepta après s'être un peu fait prier. Ils allèrent en conséquence dans une Taverner, où ils vidèrent quelques Bouteilles de Vin, pendant qu'on préparoit leur souper. Il fut des plus délicats, car ces Donzelles qui sont abonées avec les Traiteurs, à qui elles procurent de bones pratiques, n'épargnent pas en ces rencontres la bourse des traitans. Nôtre *Florentin*, enchanté de sa *Dulcinée*, dont la beauté surpassoit celle de toutes les Femmes qu'il avoit vûes en Italie, porta la délicatesse du Repas jusqu'à la régaler en Ortolans \*. Le Vin répondit à la bone chère. Come il étoit excellent, & qu'*Arigoni* l'aimoit beaucoup, il en but si copieusement qu'il s'enyvra. C'étoit bien l'intention de sa Donzelle, qui, pour cet éfet, l'excitoit à boire & lui en donoit elle même de tems en tems l'exemple. Cette idée lui étoit venue à la vue de sa Montre, de sa Tabatière d'or & d'une poignée de Guinées qu'elle lui avoit vâ étaler & sur lesquelles elle avoit d'abord jetté un dévolu. Come les Traiteurs, Aubergistes & Taverniers sont responsables à Londres des vols qui se font chez eux, la *Dulcinée* de nôtre jeune *Florentin* ne voulut point

\* On vend ces Oiseaux à Londres jusques à une Guinée la pièce.

point faire de mauvaises Affaires à celui chez qui elle étoit, en plumant chez lui l'Oiseau qu'elle tenoit dans ses Filets. Lors donc que le souper fut fini, voyant le Signor *Arigoni* dans l'état où elle le vouloit pour faire son coup, elle l'engagea à venir passer la nuit chez elle, & le conduisit, non sans beaucoup de peine, dans le *Bound-Court* où elle demouroit. A peine y fut il arrivé, que le Galant se mit au Lit, où il n'eût pas plutôt la Tête sur le Chevet, qu'il s'endormit d'un sommeil des plus profonds. Aussi-tôt la Montre, la Tabatière d'or, le Brillant du Signor *Florentin*, ce qui lui restoit de Guinées changèrent de Maître & de Logis.

Cependant, pour se mettre à couvert des recherches de la Justice, la Donzelle chercha un expédient pour déloger son Galant de chez elle, sans qu'il put favoir ni par qui, ni comment, ni en quel endroit il avoit été volé. Voici ce qu'elle imagina & exécuta de concert avec une vieille Femme, qui demouroit dans la même Maison & qu'elle faisoit passer pour sa Mère. Ce fut de tirer du Lit de la vieille une poignée de paille, qu'elles trempèrent dans de l'eau & portèrent dans la Chambre du dormeur en y joignant d'autres matières combustibles & quelques méchans Haillons. A peine eurent elles mis

le feu à tout cela, que la Chambre se remplit d'une épaisse fumée, dont l'odeur se porta bientôt chez les Voisins qui se mirent à crier de toutes leurs forces, *au feu, au feu*. Le bruit de cet Incendie se répandit aussi-tôt dans tout le quartier. Chacun accourut à la Maison d'où l'on voioit sortir cette épaisse fumée, entremêlée de flames, car ces deux Coquines avoient entr'ouvert les Fenêtres de la Chambre par où elle sortoit come d'une Fournaise. Cependant la Maison s'étant remplie de monde, ces deux Fripones se mirent à pleurer & à crier, qu'elles ne savoient par quel accident le feu avoit pû prendre; qu'apparemment çavoit été par la négligence d'un Gentilhomme qui étoit logé dans cette Chambre, & qui vraisemblablement en avoit été lui même la première victime.

Là dessus on court promptement à la Chambre dans laquelle étoit couché le Signor *Avigoni*, qui, ne sachant rien de tous ce qui se passoit, cuvoit tranquillement son Vin & dormoit de toutes ses forces. On eut bien de la peine à l'éveiller. La vûe du péril, qui paroissoit beaucoup plus grand qu'il ne l'étoit, en éfet, le fit sauter du Lit & sortir de la Maison avec tant de précipitation, qu'il ne pensa seulement pas à prendre ses souliers, s'enfuyant en simple chemise, sans demander son

son reste. Cependant les plus proches Voisins, croyant cet Incendie aussi réel, qu'il étoit peu considerable, se hatoient d'emporter de leurs Maisons ce qu'il y avoit de meilleur. La Vieille & la *Dulcinée* du jeune *Florentin* en avoient donné l'exemple des premières, & come les Meubles de ces sortes de gens ne sont pas fort nombreux, cela fut bientôt fait.

Le Signor *Arizoni*, échappé de sa Chambre come nous l'avons vu, avoit gagné la Rue, qui se trouva remplie d'une foule inombrable de Peuple qui y étoit acouru de toutes parts. L'état risible dans lequel il se trouvoit, le fit long-tems baloter par la Canaille, qui se moquoit de lui & lui faisoit toutes sortes d'insultes. Il n'eut pas de peine à deviner ce qui les lui atiroit; mais ce qui lui fit encore plus de peine, fut la perte de ses Habits, de tous ses Bijoux & de son Argent, qu'il soupçonna être perdus pour lui. Il résolut néanmoins de s'en éclaircir, & voiant que l'on déménageoit à force dans le voisinage, il entra dans une Maison qu'il prit pour celle où il étoit couché quelques momens auparavant. Dès qu'on l'y aperçut, la Maitresse de cette Maison, à qui il dit qu'il venoit chercher ses Habits & sa Culote; le prenant pour un de ces

leurs officieux qui sous prétexte de rendre service, emportent, en ces rencontres, tout ce qui leur tombe sous la main, prit un baton & le chassa jusques dans la Rue, en criant de toutes ses forces : *Au Voleur.*

Come il y a peu de Villes où il y ait plus de Voleurs qu'à Londres, il y en a peu aussi où ces malheureux soient plus détestés. Notre *Florentin* n'eût pas plutôt été dénoncé come tel, par cette Femme, que la Populace s'étant saisie de lui, l'acomoda de toutes pièces. Il auroit été la victime de sa fureur, sans un Officier qui se trouva là par hazard, & auquel il fit conoitre qu'il étoit un Etranger, qui avoit eü le malheur de perdre tout dans cet Incendie, jusques à ses Habits, & qu'il avoit même encore été heureux de sauver sa vie : L'Officier fut si touché de l'état où il le voioit, que, après l'avoir araché des mains de la Populace, il lui prêta son Manteau, le conduisit chez lui, où ils burent ensemble un *Bol de Punch*; après quoi il le fit coucher dans un bon Lit. Le lendemain, il le conduisit à son Logement, où le Signor *Arigoni* lui fit de grands remerciemens, & par reconnoissance, lui fit présent d'une fort jolie Bague.

Cette première Avanture, jointe à de nouveaux conseils que lui dona Milord P\*\*.

le rendirent un peu plus sage , enforte qu'il fût quelque tems fans en avoir d'autres. Mais son humeur volage & la force de son penchant , lui aiant fait oublier les sages Avis du Milord , le danger auquel il avoit échapé & la perte qu'il avoit faite , il donna dans de nouvelles Débauches , qui consumèrent bien-tôt tout ce qui lui restoit. Il falut alors avoir recours aux expédiens. Il s'adressa à un Juif dont il avoit fait la connoissance. Celui ci étoit de Mantouë , & comme il avoit été souvent à Florence , il y avoit connu le Signor Pietro-Arigoni , qu'il savoit être extrêmement riche , fort âgé & sans autre Enfant que ce Fils , qui devoit être incessamment son Héritier. Si les jeunes Gens deviennent libertins & se dérangent , ceux qui leur en procurent les moiens sont encore plus coupables qu'eux. Sans la connoissance du Juif & sans le secours de sa Bourse , le jeune Arigoni , se voiant sans Argent , seroit peut être devenu sage ; mais 3. ou 4. Liv. st. que le Juif lui prêta , le mirent en état de continuer ses débauches.

Rien de plus obligeant que les Usuriers pour les jeunes Gens , qui ont ou doivent avoir du bien. Le Juifs qui comptoit faire de bones Affaires avec le Florentin , ne lui laissoit point manquer d'Argent & prévenoit

même ses desirs à cet égard, en faisant cependant toujours faire au jeune Homme une Obligation du double de la Somme qu'il lui donoit. La Cupidité & l'Avarice sont souvent causes de la perte de ceux qui sont possédés de ces deux infames passions. Le Juif en éprouva les plus funestes effets. Il avoit déjà prêté à *Arigoni* 4500. Liv. St. lorsqu'il aprit, par une Lettre de *Florence*, que le Signor *Pietro Arigoni* venoit de mourir & qu'il avoit deshérité son Fils, dont tout le Bien étoit passé à ses autres Parens. Le désespoir que lui causa cette nouvelle fut si vif, qu'il se pendit le soir dans sa Chambre, où on le trouva le lendemain.

Tant que ce malheureux Usurier avoit vécu, notre *Florentin*, qui n'avoit point manqué d'Argent, n'avoit point aussi manqué de Maitresses pour le dépenser. Après sa mort, il crût pouvoir trouver encore quelque autre dupe; mais le bruit de son exhéredation s'étant répandu dans *Londres*, toutes les Bourses lui furent fermées. Il tomba bien-tôt dans la misère. Malheureusement pour lui Milord P\*\* étoit mort quelques Mois auparavant. Come, à l'exemple de tous les Libertins, il n'avoit point pensé à se faire de véritables Amis, toutes les Maitresses dont il avoit eû les faveurs & les caresses lui tournèrent le dos, dès qu'el-

les eurent arraché la dernière de ses plumes : Il faut cependant en excepter une nommée *Betti-Green*, dont la générosité mérite d'être autant exaltée, que l'on doit détester le procédé que son perfide Amant tint dans la suite avec elle.

Il en avoit fait la rencontre dans le Parc de *St. James*, dans le tems de sa brillante prospérité, c'est à dire du vivant de son Juis Uurier. Come il avoit alors des Guinées en abondance, il n'avoit rien épargné pour faire la conquête de cette Fille, qui étoit une des plus belles de *Londres*, & peut être de toute l'*Angleterre*. Elle avoit long-tems résisté à ces amorces ; qui mettent la Vertu de toutes les Femmes à une si rude épreuve & qui en font succomber un si grand nombre. Enfin, elle n'avoit consenti à recevoir ses présens, qu'à condition qu'elle en disposeroit elle même. *Arigoni* lui donoit donc tout l'Argent dont il croioit qu'elle avoit besoin & l'obligeoit même d'en prendre plus qu'elle n'en vouloit, car la facilité d'en avoir l'avoit rendu prodigue. *Betti-Green* s'étant aperçue qu'il donoit dans ce vice, dont les suites ne pouvoient que le plonger dans la misere. résolut de l'en garantir, s'il étoit possible. Au lieu donc d'employer, en folles dépenses, l'Argent qu'il lui

doit.

donoit avec profusion, elle le ménageoit avec beaucoup d'économie se contentant de porter des Habits modestes & des Bijoux faux & mettant de côté ce qui lui restoit des libéralités de son Amant.

Come elle savoit que suivant ses excessives dépenses il ne pouvoit pas aller bien loin, elle ne fût point étonnée de le voir un jour entrer chez elle désespéré de la révolution arrivée à sa fortune. Elle étoit telle, que si ç'eut été un *Anglois*, il se seroit sur le champ, ou pendu, ou coupé la gorge, ou noyé, ou brûlé la Cervelle; mais n'ayant pas assez de courage, il avoit pris le parti de s'embarquer pour passer en *Amérique*, & ce Voïage étoit d'autant plus pressant, qu'en restant plus long-tems à *Londres*, il appréhendoit de pourir dans quelque Prison; où les Héritiers du *Juif* l'auroient vraisemblablement fait renfermer. Il ne voulut cependant pas partir sans faire ses Adieux à son aimable *Betti* & l'instruire de sa cruelle situation. *J'ai tout perdu, Ma charmante Betti,* lui dit-il; en l'abordant, *j'ai tout dépensé, & il ne me reste de ressource que mon désespoir. Je veux aller chercher, ou la Mort, ou la Fortune. Réduit à la dernière des misères, je ne puis trouver aucune assistance chez les personnes mêmes auxquelles j'ai donné tout ce que j'a-*

*vois. Je suis abandonné de tout le monde ; tout le monde me fuit , ou feint de ne pas me connoître ; enfin je n'ai pas un seul Ami , pas un sol , pas un . . .*

*Arrêtés , lui dit son aimable Maitresse , en l'interrompant , si vous n'avez point d'Ami , il vous reste une Amie qui conserve pour vous des sentimens de reconnoissance. Vous m'avez fait du bien , ou pour mieux dire vous vous en êtes fait à vous même sans le savoir. Voilà 50. Guinées que je vous remets ; achetés ce qui vous sera le plus nécessaire pour le présent. Vous pouvez disposer de tout ce que j'ai come s'il vous appartenoit. Mes Habits , mon Linge , mes Pierres pourront nous servir au besoin. Partout où vous voudrés aller , je suis prête à vous suivre & à partager avec vous votre mauvaise fortune , come j'ai fait la bone. Le procédé de vos prétendus Amis , qui vous ont tourné le dos ne m'étonne point ; il n'est que trop ordinaire , mais je ne l'imiterai jamais.*

L'agréable surprise d'Arigoni , en voiant la gratitude & la sincère amitié de cette Fille , est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Il y répondit par les caresses les plus tendres & par mille protestations d'un amour éternel. Enfin ils convinrent de ne se quitter jamais , & de passer à la Jamaïque , où le Florentin tâcheroit de faire valoir quelques talens qu'il a pour la Musique & les Instrumens,

Come il leur importoit de partir incessamment, *Arigoni* se rendit à *Gravesand*, pour s'informer s'il n'y avoit point de Bâtiment, qui dût partir bien-tôt pour l'Amérique. Il aprit qu'il y en avoit un prêt à transporter des Criminels, des Filles de joie & d'autres misérables Colonistes à la *Virginie* & dans quelques autres endroits circonvoisins. A cette nouvelle, cet ingrat, ébloui de la petite fortune de son Amante, forma l'horrible projet de la lui enlever, & d'envoier sa Bienfaitrice véirir elle même de misère en *Amérique*. Il se concerta, pour cet éfet, avec le Capitaine du Vaisseau, auquel il fit à croire que c'étoit une Malheureuse, de ses Parentes, que sa Famille avoit condannée à ce banissement pour la punir d'un libertinage affreux, dont les suites pouvoient encore devenir plus honteuses, si elle demouroit plus longtemps en Europe. Enfin il la lui représenta come la plus indigne & la plus infame de toutes les Créatures. Les conventions faites pour le transport & les mesures prises pour l'embarquement, il vint retrouver sa Maîtresse & lui dit, qu'il avoit eü le bonheur de trouver un Vaisseau qui partoît incessamment pour la Jamaïque; qu'elle devoit embarquer promptement tous ses éfets & qu'il se chargeoit de faire transporter à bord ses Balots.

L'aimable *Betti*, qui se faisoit un plaisir de suivre un Home qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle croioit lui être fortement attaché, se pressa de tout préparer & remit son balots à son perfide qui les fit transporter chez lui. Il revint ensuite d'un air aussi tranquille, que s'il lui eût rendu un grand service. Le reste du tems jusques au départ se passa en protestations d'amour & de tendresse, assés ordinaires entre des personcs prêtes à s'unir par les liens sacrés du Mariage. *Betti* auroit fort désiré que cette Cérémonie eut précédé son Embarquement, mais le traître *Arigoni* l'en dissuada, sous pretexte que cette Cérémonie feroit un éclat qui pourroit avoir des suites facheuses pour lui. *Au reste, ajouta t'il, ce petit délai ne sera pas de longue durée. Le Vaisseau qui doit nous transporter à la Jamaïque, y doit aussi passer un Ministre. Il nous unira pour jamais l'un à l'autre, & cette Cérémonie sacrée sera la première action par laquelle nous attirerons la bénédiction du Ciel sur notre Voïage.*

Le jour du départ étant arrivé, *Arigoni* joüa un Carosse avec lequel ils prirent ensemble la route de *Gravesand*, où le Capitaine les atendoit. Dès qu'ils furent entrés dans le Vaisseau ils les introduisit dans sa Chambre où ils trouvèrent le Diner tout prêt,

prêt. Le repas fut assés gai, mais sur la fin, *Betti* se trouva si assoupie, que n'y pouvant plus résister, elle demanda la permission de se jeter pour quelque tems sur son Lit. Cet assoupissement étoit l'effet d'une certaine drogue qu'on avoit mise dans le Vin qu'on lui avoit servi. Dès qu'elle fut profondément endormie, le traître de *Florentin*, sortit du Vaisseau & le Capitaine mettant à la Voile prit la route de la *Virginie*.

Qu'on se représente, s'il est possible, la situation de l'infortunée *Betti*, lorsqu'à son réveil elle se vit indignement trahie par un Home a la tendresse duquel elle avoit tant de droit de prétendre. Engagée dans un Voiage aussi long que dangereux avec d'infames Créatures avec lesquelles elle se trouvoit confondue, car le Capitaine, après l'avoir traitée come la dernière Créature, la chassa de sa Chambre & la mit dans l'Entrepont, avec les malheureuses Victimes de la prostitution publique.

Quoique *Betti* n'eut aucune défiance du perfide *Arigoni*, elle avoit cependant eu la prudence de lui cacher un petit trésor qui faisoit toute sa ressource. Il consistoit en Billets de Banque pour la Some d'environ mille Liv. st. elle les avoit cousu dans son Corps de Balaine, ce qui la garantit de la rapa-

rapacité de ses malheureuses Compagnies de Voiage.

Enfin après quelques Mois de Navigation, pendant lesquels l'infortunée *Betti* éprouva tout ce que son sort avoit de triste, elle aborda enfin heureusement à *James Town*, Capitale de la Virginie. Son premier soin fut de s'échaper du Vaisseau, & de chercher un Avocat pour l'aider de ses Conscils. Le hazard lui en fit rencontrer un qui étoit très honête Home. Il la recomanda au Gouverneur, qui aprit toute son Histoire de sa propre bouche. Il lui acorda sa protection. Le Capitaine du Vaisseau fut mis à une forte amende, & risqua même la Prison, pour avoir agi come il avoit fait avec une honête Fille, qu'il avoit enlevée à ses Parens sans ordre de Justice ni du Gouvernement.

Comme *Betti* avoit conservé toute sa beauté, elle fut bientôt recherchée de plusieurs Anglois établis dans la Virginie. La crainte d'être encore la dupe de quelque jeune Home, lui a fait doner la préférence à un Coloniste très honête Home, extrêmement riche, mais un peu sur le retour. Il vient de l'épouser & selon les aparences elle passera avec lui des jours aussi heureux qu'ils auroient été malheureux avec le Scélerat qui l'a trahie.



PENDULE A EQUATION  
de nouvelle Construction.

**L**É Sieur FERDINAND BERTHOUX de Neuchâtel, Horloger à Paris, présente au commencement de cette Année, une Pendule d'Equation de son Invention, à l'Académie Royale des Sciences, laquelle fut approuvée, come le fait voir le Certificat de Mrs. Camus & Bouguer, qui avoient été nommés pour en faire l'Examen. *L'Académie*, disent-ils dans leur Rapport, *a jugé que la Construction de cette Pendule étoit fort ingénieuse, & plus simple que celle des autres qui ont été proposées jusqu'à présent à l'Académie &c.*

Il n'est jamais nécessaire par la construction de cette Pendule, de toucher aux Quantièmes, aiant l'Année Bissextile. Il vient de dresser une nouvelle Table d'Equation servant à régler les Montres & Pendules ordinaires par le Méridien, avec des Méthodes faciles pour en faire usage dans les deux cas, qui sont, ou de faire suivre le Temps moien aux Pendules, ou le Temps vrai. Il ajoutera à la fin de la Table une Méthode simple de tracer des Lignes Méridiennes.



## E N I G M E.

**J**E renferme des Corps d'une aimable figure ;  
 Et fait voir isi bas de nouvelles Iris,  
 Qui ternissent l'éclat du plus vif Coloris,  
 Qui fût jamais formé des mains de la Peinture.  
 On me métamorphose en frêle Diamants ;  
 Tantôt une autre forme anime ma Matière ;  
 Toujours mon Corps fragile est rempli de lu-  
 mière.

Je surprens les Esprits par tous mes Mouve-  
 mens ;

J'ai pour mes Ennemis & la Terre & le Feu.  
 Parmi les Elémens l'Air tout seul me supporte ;  
 L'Eau compose mon Corps, mais je suis si peu  
 forte ,

Qu'il n'est pas surprenant que je dure si peu.  
 Quelquefois dans les Airs je veux prendre  
 l'essor ,

Mais je ne puis souffrir , que quelqu'un me  
 manie ;

Et bien qu'un doux Zéphir m'ait inspiré la  
 Vie ,

Un Zéphir bien souvent me vient donner la  
 Mort.



LOGOGRIPE.

**C**élèbre en plus d'un sens, redoutable aux  
Autels,

Le Temps qui m'embellit ne me rend pas plus vaine.

A l'une des moitez, Lecteurs, que de Mortels,

Lui doivent leur état, leur plaisir & leur peine!

Son Père en acoucha sans peine ni plaisir,

N'ayant jamais connu sa Mère:

Sa curiosité, certain piquant desir,

Ont fait naitre ici bas le Luxe & la Misère,

Le fatigant Travail & l'ennuieux loisir.

De mes deux premiers tiers transposez les sillabes

L'on me voit peu chez les Arabes;

J'augmente l'éclat du Soleil,

J'oblige, assez souvent, a cligner la paupière,

Quiconque me prend pour litière,

Peut compter sur un long Someil.

De quatre lettres différentes,

Tous mes membres sont composez,

Découvrez le genou vous les voiez présentes,

Expliquez moi, si vous l'osez.



**L'**Enigme Historique, qui se trouve dans le Mois de *Janvier* dernier, concernoit un Mariage peu ordinaire, contracté dans une Cour de l'*Europe*. Deux Seigneurs, dont l'un est le Père, & l'autre le Fils, avoient épousé deux jeunes charmantes Frères, qui ont encore leur Père & leur Mère. En combinant tous les divers rapports, qui se trouvent entre ces six Persones, tant par les degrez de consanguinité, que par ceux de l'afinité, on reconoit sans peine, qu'il n'y a, dans cette Enigme, aucun caractère, qui ne soit dans la plus exacte vérité.

On ne nous a point envoyé d'Explication des Logogripes de Mars & d'Avril; ainsi nous prions les Lecteurs curieux de ces Amusemens, de vouloir bien s'exercer à les deviner & de nous faire part de leur solution.





# T A B L E.

<b>E</b> xplication du Figuier maudit par Jésus Christ.	Page 411
Réflexions sur l'Eloquence de la Chaire.	428
VI. Dialogue : Sur l'Amour propre & la vaine Gloire.	449
La Paresse, Ode.	469
Question proposée aux Curieux.	475
Autres Questions proposées aux Jurisconsultes Suisses.	476
Guillaume Tell, Trait historique en Vers.	477
Ode Anacréontique.	484
Pièces pour & contre l'Esprit des Loix.	486
Oeuvres mêlées de M. l'Abé de Bernis.	486
Mémoires du Duc de Sully.	488
Exemple frappant d'ingratitude, ou Histoire de Gio-Batista Arigoni.	489
Pendule à Equation de nouvelle construction.	506
Enigme.	507
Logogriphe.	508